Illinois U Library

NUMÉRO 191

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

FESTIVAL D'ART DRAMATIQUE DE NIMES

AU TEMPLE DE DIANE

LES LUNDI 4 ET MARDI 5 JUILLET 1955

à 20 h. 45 précises

La Compagnie HERMANTIER

DANS

LA FILLE A LA FONTAINE

Pièce en 2 actes de Jean MOGIN

avec, par ordre d'entrée en scène :

Hélène RODIER — Jean-Louis TRINTIGNANT — Claude SYLVAIN — Muriel CHANEY — GRIPEL — Jean ALLAIN Yves KERBOUL — Janine SOUCHON — Colette DACHEVILLE — Evelyne PATRU — Alice GARAN MEYRAND — Robert BOUSQUET — Christian CASTAGNET

Mise en scène de Raymond HERMANTIER

avec la collaboration de Jean LAMANDE

Costumes et décors de M. A. PELLIER

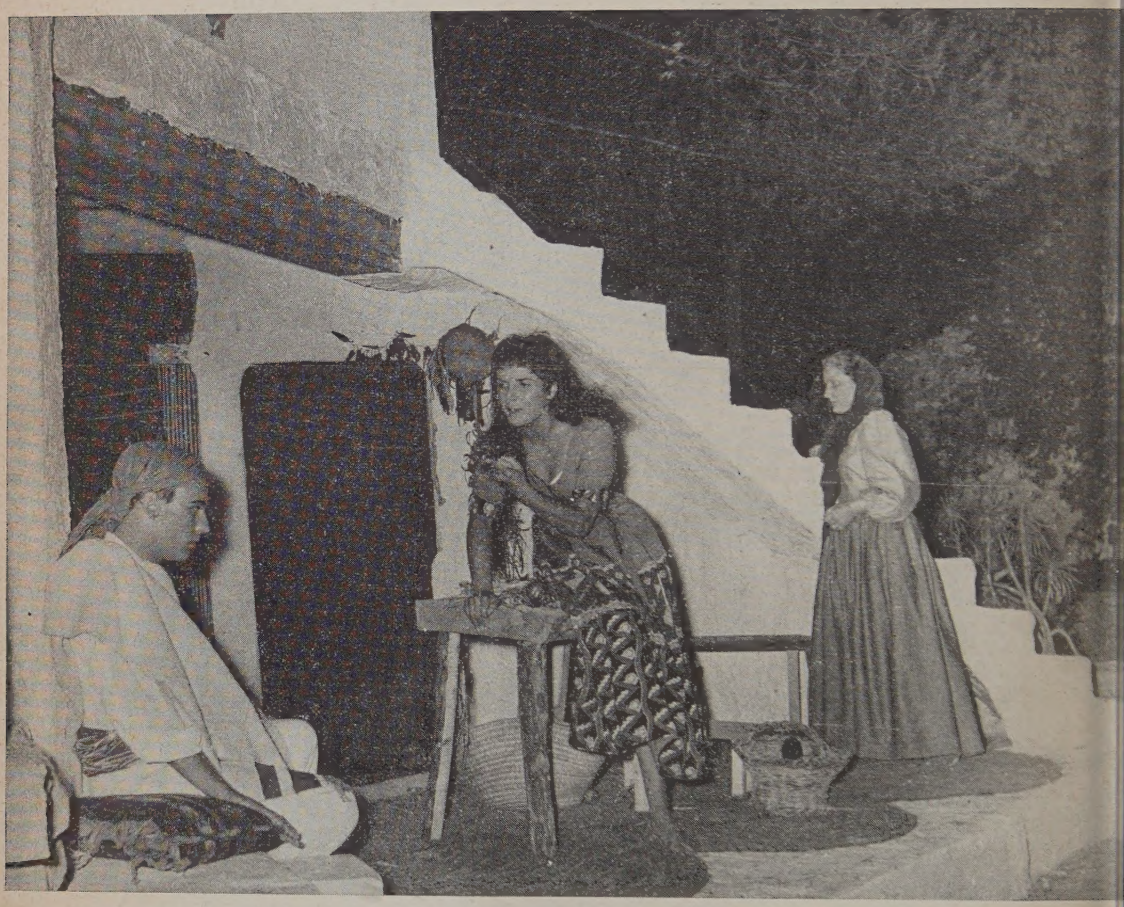
Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION

Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e



GINA. — *Elle en trouvera d'autres, et je les redoute pour toi, car ce n'est pas une fille facile.* (ACTE I.)

LA FILLE A LA FONTAINE

Pièce en deux actes
de Jean MOGIN

Cette pièce a été représentée pour la première fois au TEMPLE DE DIANE, à Nîmes, le 4 juillet 1955, au cours du Festival d'Art dramatique, dans une mise en scène de Raymond HERMANTIER (en collaboration avec Jean LAMANDE), avec des costumes et des décors de M. A. PELLIER et une chanson de Lucienne DESNOUES

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Jean MOGIN.

Supplément au n° 429 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Sabine, mère de Ruggero..... *Hélène RODIER*
Ruggero..... *Jean-Louis TRINTIGNANT*
Gina..... *Claude SYLVAIN*
Chiari..... *Muriel CHANEY*
Le curé..... *GRIPEL*
Le boulanger..... *Jean ALLAIN*
Giovanni..... *Yves KERBOUL*
Prudence, mère de Chiari..... *Janine SOUCHON*
Paula..... *Colette DACHEVILLE*
Maria..... *Evelyne PATRU*
Une femme..... *Alice GARAN*
Un paysan..... *MEYRAND*
Un vigneron..... *Robert BOUSQUET*
Un vagabond..... *Christian CASTAGNET*

LE DÉCOR

La scène, divisée en deux parties, montre, à gauche, la salle basse de la maison de Sabine; à droite, une placette où coule une fontaine. Des façades nues, aux persiennes closes, ferment le théâtre. C'est le milieu de l'après-midi. Sur la place, soleil; dans la maison, ombres bleues.

ACTE PREMIER

Scène I

SABINE ET RUGGERO,
dans la maison

SABINE. — Je n'aime pas voir un homme à la maison au beau milieu du jour.

RUGGERO. — J'ai terminé ma besogne et je ne dis rien.

SABINE. — Quand tu te tais ainsi, je préfère que tu t'en ailles.

RUGGERO. — J'ai fait le tour de nos fermes. Où voulez-vous que j'aille?

SABINE. — Tu le sais bien. Ta place est auprès d'elle.

RUGGERO. — Ma mère se plaint de ma présence!

SABINE. — Allons donc! Ce n'est pas pour moi que tu restes là!

RUGGERO. — Je me trouve bien avec vous; ce n'est pas nouveau.

SABINE. — C'est à elle qu'il faut faire ta cour. Jusqu'ici, tu n'attendais pas les encouragements.

RUGGERO. — Parce qu'il nous était défendu de nous voir. Maintenant que c'est permis, j'ai besoin de m'habituer.

SABINE. — On n'a pas besoin de s'habituer au bonheur; cela vient tout seul.

RUGGERO. — Nous étions très heureux comme cela. Il a fallu qu'on nous fiance!

SABINE. — Puisque vous vous aimiez vraiment!

RUGGERO. — Rien ne pressait. Tout allait bien. Il a fallu que les autres s'en occupent.

SABINE. — On ne pouvait pas vous laisser courir ainsi plus longtemps. La mère de Chiari était en droit de s'inquiéter.

RUGGERO. — Etait-ce à elle que devaient aller les premiers ménagements? On pouvait la rassurer d'une parole.

SABINE. — C'est une veuve et j'en suis une. Je sais ce que c'est. Or, moi, j'ai élevé un garçon qui ne peut recevoir grand mal, mais qui peut en causer beaucoup. Quand j'ai vu que tu aimais vraiment Chiari, que vous vous retrouviez malgré nos défenses, il me restait à demander sa main pour toi. Cette promesse était due à la mère de Chiari.

RUGGERO. — Il ne fallait pas mêler la mère à tout cela, si vite. De toute manière, vous pouviez vous entendre sans talonner des amoureux.

SABINE. — Tu ne sais pas grand'chose des convenances, mon fils!

RUGGERO. — Vos convenances nous ont fait grand tort.

SABINE. — Je te parle des convenances profondes et pas seulement des usages.

RUGGERO. — Pour cela, Chiari me convenait comme elle était.

SABINE. — Chiari n'est pas seule, et tu n'es pas seul non plus.

RUGGERO. — C'est pourtant seule à seul que nous nous aimions. Je la préférais ainsi, de beaucoup, je vous l'affirme.

SABINE. — Encore une fois, elle a ses devoirs comme tu as les tiens. Vous vivez en compagnie de vos parents, de vos amis. Il convient de ménager tout le monde, afin de mériter l'amitié de chacun. Vous n'êtes pas des animaux sauvages. Quand on veut

vivre au milieu des hommes, on doit respecter leurs opinions et leurs coutumes. Vous aviez assez couru comme cela!

RUGGERO. — Eh non! justement, nous n'avions pas assez couru. Justement, il était trop tôt pour nous siffler, quand nous avions à peine pris le large. A peine avions-nous eu le temps de nous reconnaître.

SABINE. — Un peu plus, et vous vous connaissiez de trop près!

RUGGERO. — Chiari est pure, si c'est ce que vous entendez.

SABINE. — Mais je l'espère bien, mon Dieu! J'espère bien que la fiancée de mon garçon est pure. Et ce n'est pas un sujet d'émerveillement, mais c'en serait un de douleur et de colère qu'elle ne le fût plus. Et vous l'auriez bientôt regretté, tous deux, mêmes seuls à le savoir!

RUGGERO. — De la façon dont vous avez fait tourner les choses, nous n'aurons rien à regretter.

SABINE. — Je me réjouis de vous voir aller au mariage avec tous vos désirs intacts.

RUGGERO. — Il était trop tôt, vous dis-je. Vous nous avez coupé dans notre premier élan. Vous nous avez déconcertés, désaccordés.

SABINE. — Ce sont là complications de sentiments qui n'égarent pas les âmes fortes.

RUGGERO. — Il n'y a rien de compliqué là-dedans. La fille que j'ai conquise à moi seul, je ne veux pas la devoir aux autres. C'est l'amour qui nous a réunis. L'assentiment de tous nous sépare! J'ai besoin de secret pour aimer.

SABINE. — Diable! tu la voulais, nous te l'avons donnée. Elle est à toi; que te faut-il de plus?

RUGGERO. — Mais ce n'est pas la même. Je ne la reconnais pas. Elle ne se reconnaît pas mieux dans ce personnage convenu où, de force, vous l'avez introduite. Nous ne sommes pas des jeunes gens à se tenir par la main sur le pas de la porte, en attendant le jour de la bénédiction nuptiale.

SABINE. — Vous êtes libres de vous promener dans le village.

RUGGERO. — Comme des prisonniers, sous le regard des gardiens. Tous nous épient. Nous avons de la pudeur; et cela nous guinde!

SABINE. — Je ne veux pas qu'à nouveau le curé rapporte en chaire que vous étiez, tel dimanche, allongés dans les blés ou blottis parmi les vignes!

RUGGERO. — Le curé, le maire, les filles trop vieilles et les garçons trop jeunes! Ils nous guettent, ils observent nos mains, nos yeux. Ils apprécient le cerne de nos paupières et la fermeté de nos jarrets. Ils nous sonderaient bien le ventre et le cœur pour vérifier l'avancement de notre intimité.

SABINE. — Mais ils ne peuvent empêcher que l'on s'aime.

RUGGERO. — Nous nous aimerons à l'abri de ces voyeurs.

SABINE. — Je trouve que tu mets trop de prudence à vous garantir de ces curiosités. Sans plus vous voir jamais, il se pourrait que vous perdiez toute curiosité l'un de l'autre, à la fin.

RUGGERO. — C'est vous qui l'auriez voulu. Et puis non! c'est mieux ainsi; cette séparation constitue une épreuve, et pour elle, et pour moi. Je préfère aimer Chiari à distance et entièrement, plutôt que de partager sa compagnie avec des indiscrets ou des indifférents.

SABINE. — Mais le sait-elle? Voilà deux semaines que vous êtes sans vous rencontrer. Depuis l'annonce de vos fiançailles on dirait que vous avez rompu.

RUGGERO. — Depuis le lendemain de nos fiançailles, quand j'ai voulu descendre chez elle et que je l'ai aperçue, assise auprès de sa mère, entre ces deux lauriers... Oui, j'ai fait demi-tour... Ce que vous m'avez enlevé elle-même, en ce moment, ne pourrait pas me le rendre. Est-ce qu'elle peut redevenir à son gré la fille qui grimpait vers les crêtes où je l'attendais? Elle y monterait, maintenant, avec toute la rumeur du village autour d'elle!

SABINE. — Mais vous êtes bien d'accord au moins? C'est décidé comme cela entre vous?

RUGGERO. — Nous n'avons plus rien à décider. Vous avez décidé pour nous, vous et les autres.

SABINE. — En ce cas, il ne faut plus tarder. Assez de médisances et de délais. Hâte-toi de faire publier les bans.

RUGGERO. — Publier! Encore des écrits sur notre compte, encore des formules à remplir et des déclarations à certifier, des serments, des anneaux et des contrats!

SABINE. — Est-ce que cela te ferait peur de vivre?

RUGGERO. — Cela me fait peur de vivre comme les autres, d'échouer comme les autres, de renoncer comme eux. Tous ces faux couples sur les parvis d'églises m'effraient. Ces filles en blanc, je les vois enveloppées d'un suaire et déjà prêtes à l'enterrement de leur amour. Cette nuit de consécration qui les attend, veillée par les amis goguenards et les cousins libidineux, pour moi, c'est une veillée funèbre. Est-ce

que vous les avez déjà regardés, vos mariés, vos époux du matin, au beau milieu du repas de noces? Lui, tout gonflé de gloriole et de sang; elle, qui a soudain compris que ce rustre à son côté était la veille chez les garces pour l'enterrement de sa vie de jeune homme. Et l'enterrement de sa vie de jeune fille à elle, ce sera tout à l'heure dans les bras de ce fossoyeur musclé et gaillard; dans les bras de ce bavard aviné, elle abandonnera toute sa fierté de fille, sachant que demain il en fera le conte au cabaret.

SABINE. — Ces platitudes ne sont pas la règle absolue. Le dégoût qu'elles t'inspirent montre assez que tu sauras t'en garder. Quant au reste, si les autres te gênent, tu n'auras qu'à fermer ta porte.

RUGGERO. — Vous pouvez y compter. Mais qui sera dedans avec moi, qui s'enfermera pour toute la vie dans cette maison, entre ces murs et sous ce toit, tout contre moi? Vous ne m'aurez pas laissé le temps de l'apprendre!

SABINE. — A quoi bon, mon fils? A quoi bon le savoir déjà? Pour l'apprendre au jour le jour, tu auras toute ta vie, et même au-delà... Moi, quand ton père est mort, je suis restée penchée sur sa figure avant de tirer le drap. Or, je ne suis pas certaine d'avoir compris ce qu'il y avait d'écrit sur ce visage, entre les tempes et le menton, entre le front et les oreilles; et je ne suis pas certaine que ces lignes profondes n'aient pas encore bougé sous le suaire pendant la nuit que je veillais. Il est parti sans que je le connaisse; et je l'aimais!

RUGGERO. — Et vous voudriez que cela recommence toujours, ce malentendu, cette longue méprise dont vous vous contentez parce qu'elle fut votre part. Je dois hériter de vos erreurs et de vos peines!

SABINE. — Tu es mon fils.

Scène II

LES MÊMES ET GINA,
entrée sur les dernières répliques.

GINA, *alerte.* — Vous discutez si bien que vous n'entendez pas frapper.

SABINE. — Bonjour, Gina.

GINA. — Bonjour; Dieu vous garde!

RUGGERO. — Oh! il nous tient à l'œil; n'aie crainte. Et il ouvre toujours le mauvais.

SABINE. — La lessive est à tremper dehors, Gina. Je te rejoins tout de suite. Mets le linge à bouillir. Il y a de la braise au four.

GINA. — Oui, oui, j'y vais. Mais dites, madame Sabine, sans offense, on ne voit plus votre fils. Vous le chambrez avant de le donner à boire. Savez-vous que la pauvre Chiari a bien soif de lui?

RUGGERO. — De quoi t'occupes-tu, Gina?

GINA. — Je vous en demande bien pardon, monsieur le fiancé; je n'ai pas voulu offenser votre promise, mais lui rendre service comme à vous.

RUGGERO. — Si tout le monde pense à notre service, c'est que nos affaires vont bien mal.

SABINE. — Ne la maltraite pas, Ruggero. Elle ne fait que répéter ce que chacun raconte.

RUGGERO. — Eh bien! Gina, tu peux savoir que je n'ai cure des racontars.

GINA. — Tu seras peut-être plus curieux d'apprendre que Chiari monte chez nous, en ce moment même.

SABINE. — Que dis-tu?

GINA. — Je dis qu'elle monte ici, sans se presser apparemment. Je veux bien qu'elle s'arrête à causer, mais elle a la tête ailleurs, ça se voit. J'ai couru par les ruelles pour la devancer.

RUGGERO. — Quel dévouement! Et que t'importent les allées et venues de Chiari?

GINA. — C'est mon jour de lessive. Il ne m'en coûtait guère de presser le pas pour vous éviter une mauvaise surprise. Mais si c'est là votre remerciement!

SABINE. — Tu as bien fait, Gina. Elle vient donc par la grand'rue?

GINA. — Et sans se cacher, je vous l'affirme. *(A Ruggero:)* Elle croit donner le change, mais elle ne trompe personne. Il est trop tard. Il n'y a plus de mystère, vous le savez. On s'est trop longtemps étonné de ne pas vous voir ensemble; certains parlent déjà de rupture. Toutes les curiosités sont en alerte à la nouvelle que Chiari monte ici d'elle-même à la fin, comme une qui ne peut plus se contenir et qui s'en va crier famine. Tout le village est aux aguets, et tu aurais voulu que je vous laisse surprendre!

RUGGERO. — A qui dois-je des comptes aujourd'hui?

GINA. — Comment! Mais à tous, mon garçon : à tous ceux qui se donnent la peine d'en réclamer; à Paula qui rêve de ton lit; à Enrico, le boulanger, qui te trouve trop bien de ta personne et pas assez liant à Giovanni, qui t'aimait comme un frère sans deviner que Chiari te préférait à lui; tu dois des comptes encore à Filippo dont les oliviers, mal taillés, sèchent à côté

des tiens qui prospèrent; à Maria, dont le fils avorton est né le même jour que toi; et tu en dois surtout, des comptes, à ceux qui ne te connaissent ni d'Eve ni d'Adam, à ceux qui ne t'ont jamais vu et qui ont besoin que leur mécontentement, que leur indignation naturelle trouvent une figure, portent un nom.

RUGGERO. — Alors tous ont à tirer vengeance de nous!

GINA. — Bien sûr, vous étiez heureux, et sans leur secours.

SABINE. — Allons, ressaisis-toi. Cours au-devant d'elle. Ne laisse pas ta fiancée monter seule jusque chez toi. Montre que tu ne l'évites pas.

RUGGERO. — Je ne veux pas me prêter à ces démonstrations publiques. Je me moque bien de l'opinion des autres. Si je quitte la maison maintenant, ce ne sera pas pour aller à sa rencontre; je vais l'attendre où elle doit venir si elle est encore elle-même.

GINA, *insidieuse.* — Elle n'est plus une amoureuse qui se cache, elle est ta fiancée maintenant, Ruggero. Comportez-vous en fiancés, c'est tout ce qu'on vous demande!

RUGGERO. — Je ne veux pas d'une fiancée qui me suive à la trace. Je suis encore libre.

SABINE. — Elle a ta promesse; elle est déjà de ta famille.

RUGGERO. — A quoi sert le temps des fiançailles, sinon à réfléchir?

GINA, *ironique.* — Il sert à préparer le long amour qui ne doit plus finir jamais, jamais!

SABINE. — Ne réfléchis pas trop, Ruggero, pas trop tout de même. Quand on aime une fille, on ne doit plus la regarder comme les autres.

GINA, *à Ruggero, qui ne la quitte guère des yeux.* — Et surtout, il ne faut plus regarder les autres du tout, Ruggero.

RUGGERO. — Je n'ai que faire de ces commandements de bonne femme. Il n'y a pas de recette pour le mariage. S'il fallait que je voie Chiari, je la regarderais intensément pour découvrir ce qui me paraitra monstrueux dans son visage quand la fraîcheur l'aura quitté.

GINA. — Quand la fraîcheur de l'amour aura quitté ton cœur.

SABINE. — Mais tu l'aimes, cette petite Chiari! Dès lors à quoi bon tant de questions cruelles?

RUGGERO. — C'est de votre faute. Vous m'avez forcé à la voir avec les yeux d'un promis de village pour sa future ménagère.

SABINE. — Mais elle sera aussi ta ménagère.

RUGGERO. — Eh! oui, je le sais maintenant : ménagère, épouse, mère de mes enfants, consolatrice, amante, conseillère et âme sœur. Il lui faut être tout cela. Et moi, je lui demandais uniquement d'être mon amour ; elle était mon amour. Pour le reste, qui me répond que toute autre n'y réussirait pas mieux. Telle fille plus experte à la tenue d'une maison; telle autre plus robuste et dont le bassin promet de larges portées, ou cette troisième dont le cœur abonde en charités, ou celle encore dont l'esprit avisé ne demeure jamais sans ressources, ou bien cette dernière aux grâces voluptueuses, ne m'assureront-elles pas de plus grandes satisfactions? A douter s'il en est de meilleure, je doute si j'aime.

GINA. — Voilà pourquoi tu regardes les femmes à nouveau. Tu me regardes en disant tout cela, je t'assure.

RUGGERO. — Je te regarde, et puis? Est-ce une trahison? Oui, je te regarde. *(Il s'approche d'elle avec un calme factice et l'enveloppe doucement de caresses.)* Et même, si tu veux, je te caresse. Je te caresse la joue, là, et puis derrière l'oreille ici; et sous le menton, et le cou, et l'épaule... Et je te vois très bien comme tu es: forte, tendre et chaude. *(Il s'est emparé de son bras qu'il respire lentement en remontant vers l'épaule.)* Je vois, je sens; ce que je ne vois pas, je le devine et c'est encore plus beau. Je vois bien ce qu'il y a de désirable en toi; et je compare.

GINA, *fondante.* — Tu compares?

RUGGERO. — Je compare mes émotions, celles d'avec Chiari et celle-ci.

GINA. — Parce que, tout de même, tu ressens à me caresser de l'émotion.

RUGGERO. — Oui, et je veux me soumettre à la tentation. Maintenant que je doute il faut tout éprouver.

GINA. — Et... rien de comparable, naturellement?

RUGGERO, *l'abandonnant avec une résolution trop marquée.* — Non, rien! Naturellement. Il y manque le trouble, le tremblement, l'incertitude. Avec toi dans les bras, je sais trop bien ce que je veux; je distingue la fin avant de commencer. Non, je puis comparer la Chiari qui loge en moi à toutes les filles que je rencontre. Elle l'emporte à chaque fois.

GINA, *brutale.* — Même la Chiari de chair et d'os!

RUGGERO. — Que savez-vous d'elle? Nous ne connaissons pas la même fille. Nous ap-

pelons du même nom deux filles différentes. Je recherche la Chiari que moi seul ai connue. Elle a des regards pour moi seul, une voix pour moi seul, un rire et des soupirs à moi que nul autre jamais n'entendra. Personne ne connaît celle que j'ai connue, et moi je ne veux pas connaître la vôtre.

SABINE. — Tu ne mérites ni l'une ni l'autre.

GINA. — Ah! pour ça, si j'étais à sa place, à elle, je t'aurais déjà planté là, et je me serais promise à Giovanni.

RUGGERO. — Elle n'aime pas Giovanni.

GINA. — Moi non plus. La belle affaire. Je me serais laissé courtiser quelque temps, juste ce qu'il aurait fallu pour t'éclaircir les idées. Elle saurait à quoi s'en tenir maintenant.

RUGGERO. — Chiari ne recourt pas à ces moyens de femelles.

GINA. — Elle en trouvera d'autres, et je les redoute pour toi, car ce n'est pas une fille facile.

RUGGERO. — Non; *elle* n'est pas une fille facile.

GINA, *touchée.* — Tandis que moi j'en suis une, n'est-ce pas? Je ne fais pas de difficultés! C'est vrai que j'ai cherché l'amour avec mon corps, avec mon cœur, tout droit, alors que tu l'égares dans tes détours et tes délicatesses; et tu ne sais plus, à la fin, si tu aimes, qui tu aimes, ni comment. Mais moi, j'ai toujours su que je t'aimais.

RUGGERO. — En tout cas, ce n'est pas l'heure de te déclarer.

GINA. — Comme si tu venais de l'apprendre! Tu le sais bien, depuis longtemps. Mais tu es trop fier pour t'arrêter à moi, parce que je suis une proie facile, facile pour toi. Il te faut des obstacles et des contrariétés. Il te fallait Chiari, trop jeune et trop riche! Il te fallait cette fille recluse dans le deuil de son père; il te la fallait tout de suite et contre tous. Et maintenant que tu l'as; maintenant que c'est naturel, maintenant qu'elle vient d'elle-même, peut-être jusque chez toi, tu l'éviterais, tu craindrais de la voir! Oui, moi je suis facile, facile à vivre, facile à rire, facile à pleurer, facile je le suis! Mais tu verras que tu ne m'oublieras pas facilement. Tu te souviendras de Gina qui riait, tu entendras son rire dans la rue sous tes fenêtres, la nuit, quand tu veilleras ta femme rancunière qui se sera refusée...

Scène III

LES MÊMES
et, en groupe à la porte,
PAULA, DES GARÇONS ET DES FILLES

GARÇONS ET FILLES. — Alerte! Attention, Ruggero! Alerte! Alerte! Elle vient! Voilà ta fiancée qui monte! Cache-toi, cache-toi bien! La furie vient te dévorer!

Rires et cris.

RUGGERO, *gagnant la porte.* — Petits imbéciles! Je vais leur briser les reins.

SABINE, *à mi-voix.* — Attends. Ne bouge pas et tais-toi. C'est le mieux!

RUGGERO, *à mi-voix également.* — Croyez-vous qu'ils me fassent peur?

GINA. — Il vaut mieux les laisser rire.

GARÇONS ET FILLES. — Il ne bouge pas, le gros lapin! Mais la fine belette viendra le dénicher. Gare au furet, mon doux gibier! Gare au lacet! Gare aux chiens! File, Ruggero, la voilà! La voilà! File! File! File!

Ils se tiennent près de la porte.

SABINE. — Voici l'effet de tes scrupules; voilà comme tu réussis! Au moins cela, c'est discret. Personne ne s'occupe plus de vous maintenant. C'est parfait. Vous êtes, à coup sûr, la risée du village pour des années.

RUGGERO. — Qui l'a voulu? Qui nous a désignés aux curieux? C'est vous, par votre crainte trop visible du scandale. Chiari de même cède aux soupçons, à la moquerie, à la médisance. Elle n'est plus capable de croire en moi. Elle prête l'oreille aux propos de ces grotesques; elle leur obéit en venant me demander raison. Si je l'écoute, je croirai les entendre à travers elle; si je la vois, je les apercevrai derrière elle; et si je lui parle, ce sera comme si je leur offrais ma soumission. *(Il va pour sortir.)* J'irai l'attendre sur les crêtes, où nous nous retrouvions. J'y suis allé tous les jours, depuis deux semaines. Elle n'est pas venue. Mais elle vient ici; elle préfère, à présent, me rejoindre en public!

SABINE. — Ne compte pas sur moi pour te l'envoyer. Je la reçois dans ma maison, et c'est ici que vous devez vous rencontrer.

RUGGERO. — J'espère bien que vous ne me l'enverrez pas, mais qu'elle devinera enfin d'elle-même où je l'attends.

GINA. — Vas-tu vraiment l'abandonner? Faudra-t-il qu'elle s'en retourne sous les rires?

RUGGERO. — Mais non! Renvoyez-la

couverte de promesses, ployant sous les promesses, puisqu'elle demande des promesses. Ou bien, non! Gina, tu pourrais lui laisser entendre que c'est toi que j'aime et que je ne veux plus la voir.

GINA, *empressée.* — Mais ce n'est pas vrai que tu m'aimes?

RUGGERO, *fuyant.* — Je n'en sais rien, après tout. Je ne suis plus sûr de rien!

Il sort brusquement, mettant en fuite le groupe des garçons et des filles.

Scène IV

GINA ET SABINE

GINA. — Mais ce n'est pas vrai qu'il m'aime. Et si je le dis, plus tard il me détestera.

SABINE. — Ne dis rien, ma fille; ta place n'est pas entre eux.

GINA. — Sabine! Puisqu'il le veut?

SABINE. — Sait-il encore aujourd'hui ce qu'il veut? Nous devons le savoir pour lui.

GINA. — Mais je l'aime! Il a besoin de moi; et l'occasion ne reviendra plus.

SABINE, *sèche.* — Retirez-vous de là. Laissez-les s'arranger tous deux. Allez à votre ouvrage.

GINA, *pour elle-même.* — Je n'aurai qu'une chance, et c'est maintenant.

Scène V

LES MÊMES, CHIARI

La porte s'ouvre : Chiari se tient dans l'embrasure.

CHIARI, *après un regard circulaire.* — Dieu vous garde!

SABINE. — Dieu te garde.

CHIARI. — Ton fils, n'est pas là, Sabine?

SABINE. — Tu m'appelais ta mère!

CHIARI. — Ruggero n'est pas là?

GINA. — Il y était à l'instant, mais...

SABINE, *la coupant.* — Il est sorti pour un moment. Il va revenir.

GINA. — Ce n'est pas sûr.

SABINE. — Assieds-toi, ma fille.

CHIARI, *résolument.* — Non. Il faut que j'aille; il faut que je le trouve. Où est-il?

SABINE. — C'est trop de résolution, Chiari. Le trouver n'est pas difficile. Cela ne demande pas une telle raideur.

CHIARI. — Croyez-vous que je ne soi pas tendue quand je ne le vois plus depui deux semaines!

SABINE. — Mais il va revenir, te dis-j

CHIARI. — A force de le répéter, pensez vous l'y contraindre à revenir? Dites-mo donc où il est maintenant, puisque j'a décidé de faire les premiers pas.

SABINE. — Reste donc un moment. convient que vous vous rencontriez ici.

CHIARI. — Il convient! Cela vous plaît dire. Et convient-il aussi que je vou trouve là, toutes les deux, dans une int mité que moi seule, Sabine, devrais pou voir partager avec vous. Il ne sufit pas qu vous écartiez de moi votre fils. Vous tolé rez encore que Gina vienne ici l'obséder

SABINE. — Tu sais bien que Gina vien faire ma lessive.

CHIARI, *à Gina.* — Alors, que trames-t là? Dis-le. La lessive, on la fait dehors, au dessus du baquet.

SABINE. — La demeure n'est pas inter dite.

CHIARI. — Allons, Gina, si tu as pri ma place, il faut me le dire à l'instant C'est cela, n'est-ce pas? C'est pour cela qu'i n'est plus venu! C'était tout simple et j n'y pensais pas.

GINA. — Mais non, Chiari, ce n'est pa si simple que cela.

SABINE, *la coupant.* — C'est beaucou plus simple que cela. A tes baquets, m belle!

CHIARI, *retenant Gina et poursuivant so idée.* — Et je me tenais à l'écart! Et je m défendais tout élan. Je croyais le com prendre à distance. Je croyais devine pourquoi il ne venait pas, et je lui trouvai des raisons subtiles. Et je m'émerveillai de l'aimer au point de les admettre, d'êtr femme au point de les admettre! Et pen dant que je le choyais dans mon cœur pendant que je lui envoyais ma délicat absolution, Ruggero couchait avec Gina.

SABINE. — C'est la première fois qu Gina vient ici, depuis vos fiançailles.

CHIARI, *à Gina.* — C'est aussi la pre mière fois que j'y reviens, et je t'y trouve Je me vivais d'extases, de visions, d'illu sions. Je croyais l'entendre et je croyai lui parler. Mais ce murmure, c'était l'éch de vos propos galants!

GINA, *mélancoliquement.* — Je ne de manderais pas mieux que de mériter t jalousie.

CHIARI. — Je suis jalouse de mes heure consumées, jalouse de ma vaine ferveu Je le voyais faisant retraite; je le voyai tremblant, peureux sur le seuil de l'amou

Et, de ma maison, je le caressais, je le rassurais. Et, par-dessus le village, je lui tendais ma patience comme une fleur. Je le voyais courant tout seul dans la garrigue, parlant tout seul, prenant douloureusement congé de son enfance. Je croyais qu'il était allé achever son enfance.

SABINE. — Et tu ne te trompais pas. C'était bien cela qu'il faisait. Mais il n'a pas fini, vois-tu. L'enfance a la vie dure, surtout chez les garçons, surtout chez mon garçon.

GINA, *subitement.* — Ecoute-moi, Chiari. Je te jure que je n'ai pas pris ta place. Mais il est bien vrai que tu l'as perdue.

CHIARI. — Enfin, elles vont parler!

SABINE. — Elle n'a rien à dire que sottes vanités. Laisse-la sortir, Chiari. Sa besogne l'attend.

GINA. — Je ferai d'abord ce qu'il m'a demandé.

SABINE. — Il ne t'a rien demandé.

CHIARI. — Allons, parle!

SABINE. — Elle va mentir.

GINA. — Il ne t'aime plus. Il m'a chargée de te le dire.

CHIARI, *résolument.* — Mais cela n'est pas vrai.

GINA. — Il l'a dit... Mais cela n'est pas vrai.

Silence.

SABINE. — Rien de tout cela n'est vrai. Il ne l'a chargé de rien. Il divague. Il ne sait plus où donner du cœur. Il souffre. Faut-il qu'il souffre pour s'être laissé divaguer devant Gina!

CHIARI. — Où est-il?

SABINE. — Attends-le. Attends-le, tu parlais de patience.

GINA. — Elle parlait de patience, elle parlait même de divination. *(A Chiari:)* Eh bien, devine! C'est le moment, devine où il se cache. Si tu le trouves, il est à toi! Sinon...

Elle sort en empoignant les objets qu'elle a préparés pour la lessive.

CHIARI, *à Sabine.* — Eh bien! Je vous fais peur. Vous hésitez à le livrer? Je ne suis pas un fauve qui dévore. Il est de taille à se défendre. Allez me le chercher. Allez!

Lente sortie de Sabine dans le jour qui descend.

Scène VI

CHIARI, seule

CHIARI. — Je suis chez toi, maintenant; je suis dans ta maison. Mais tu m'y laisses seule. Tu as quitté ta maison à cause de moi. Et je ne t'avais fait aucun mal!

Scène VII

CHIARI ET RUGGERO

Ruggero entre, Chiari ayant le dos tourné. Elle se retourne et l'aperçoit.

CHIARI — Ah! C'est toi! *(Silence.)* Ta mère te cherchait. Où est-elle?

RUGGERO. — Elle me croit sur le chemin des crêtes. Elle y grimpe. Je l'ai vue partir. Je n'ai pas quitté le jardin. *(Silence.)* Et la tienne de mère, où est-elle? Où sont le maire et le curé, et les congrégations et le détachement des carabiniers? Te voilà sans musique, sans cloche ni bannière? Ah! mais tu as tout de même revêtu la robe de fiancée.

CHIARI. — C'est ma robe. Je ne la quitte pas.

RUGGERO. — Toute seule! Tu redeviens intrépide, ma fille.

CHIARI. — Est-ce là tout, Ruggero?

RUGGERO. — Comment?

CHIARI. — Est-ce là tout ce que tu peux me dire?

RUGGERO. — Et ta mère! Tu n'as pas amené ta mère? Tu sors à nouveau sans ta mère?

CHIARI. — Elle voulait me retenir. Elle m'a défendu de rentrer à la maison, si je montais jusqu'ici.

RUGGERO. — Alors, te voilà dans la rue.

CHIARI, *avec une douce insistance.* — Je suis auprès de toi. Je m'en remets à toi.

RUGGERO. — J'ai pris l'habitude de me passer de toi.

CHIARI. — Cela ne se peut pas. Ruggero, cela n'est pas possible.

RUGGERO. — J'ai pris l'habitude de t'attendre sans que tu viennes. Je suis allé tous les soirs sur la colline. Ce soir encore j'étais pour y monter, mais j'ai perdu courage.

CHIARI. — Je t'attendais à la maison.

RUGGERO. — A force d'être seul, je me suis trouvé bien ainsi.

CHIARI, *passionnément affirmative.* —

Non! Je te manquais; tu te désolais sans moi.

RUGGERO. — J'étais là-haut sur le chemin de pierre, où il y a du vent.

CHIARI. — Il y avait du feu pour toi, le soir, à la maison de ma mère.

RUGGERO, *soudainement.* — Ah! Ne me parle plus d'elle. Sans elle, nous serions encore libres.

CHIARI. — Mais c'est ma mère; elle m'a toujours aimée, et je l'aime aussi.

RUGGERO. — Tu l'aimes plus que moi. Sois heureuse avec elle.

CHIARI. — Tu m'as demandée en mariage de ton plein gré.

RUGGERO. — Pour lui complaire et complaire à la mienne.

CHIARI. — Devons-nous repousser tous les nôtres pour faire notre bonheur?

RUGGERO. — Ils nous aiment trop. Si nous voulons vivre allumons un grand feu autour de nous.

CHIARI. — Il était facile de venir. Je ne bougeais pas de la maison. De l'aube jusqu'au soir, je te guettais derrière le volet.

RUGGERO. — J'étais là-haut comme toujours. Il suffisait d'y penser.

CHIARI. — Mais puisqu'il n'était plus défendu de se voir au grand jour!

RUGGERO. — Chiari, retiens ce que je vais te dire : il est toujours défendu de se voir au grand jour; il est toujours périlleux de se regarder au grand jour. Pour les amants, qu'ils vivent longtemps seuls et dans l'ombre, avant de s'aventurer au grand jour où règne le soleil cruel qui rend méconnaissable les plus beaux visages; au grand jour où sévissent les regards des autres, les contagieux regards des indifférents. Ne nous regardons jamais comme ils nous regardent; craignons de nous voir comme ils nous voient; redoutons d'apprendre qu'ils y voient clair où nous étions aveugles. Voilà pourquoi, Chiari, je t'attendais, hors du village, plus haut que lui, sur les crêtes.

CHIARI. — C'est que tu n'es pas bien sûr de toi, de ton amour.

RUGGERO. — C'est de toi que je doute. Celle que j'aime, je sais comme elle était, comme elle doit être; je sais comment il faut qu'elle demeure. Mais je ne suis pas sûr que tu lui ressembles assez, que tu te souviennes de toi-même aussi bien que moi.

CHIARI, *avec une conviction recueillie.* — Je n'ai pas tant de crainte au sujet de mon amour. Quoi que tu fasses et qui que tu deviennes, je continuerai de t'aimer, car vraiment je suis toujours la même.

RUGGERO. — Approche, approche-toi de la lumière, que je te voie. Fais voir si je reconnais ton visage. *(Elle s'avance timidement, le visage offert.)* Ne te raidis pas, ne durcis par tes traits. Tu serres la mâchoire, tu fronces les sourcils; il y a des tendons qui saillent à ton cou, et tes yeux sont fixes! — Tu as vieilli, Chiari.

CHIARI. — J'ai souffert. Je suis fatiguée; ce n'est rien. *(Elle se détourne.)* Ne me regarde pas ainsi. Tes yeux me font mal.

RUGGERO. — Il a suffi d'un peu de souffrance pour te flétrir tellement? Que tu es fragile!

CHIARI. — Cela passera. C'est un instant de faiblesse après un grand effort.

RUGGERO. — Et moi qui te trouvais si légère! Je croyais que tu vivais sans effort.

CHIARI. — C'est toi qui m'as fait pleurer, Ruggero.

RUGGERO. — J'ai peur des gens tristes et de leur pauvre cœur. Chante, chante un peu une de nos chansons, celle des deux mulets, ou bien la chanson de l'huile.

CHIARI. — Je n'ai pas envie de chanter maintenant.

RUGGERO. — Force-toi donc. Tu verras que la joie vient en chantant.

CHIARI. — La chanson de l'huile, c'est une chanson qui n'est pas de mise, une chanson d'amour!

RUGGERO. — Chante-la, et je t'aimerai de nouveau comme avant.

CHIARI. — Je n'ai pas besoin de chanson, moi, pour t'aimer.

RUGGERO. — Mais chante-la pour moi. Je t'en prie. J'en ai grand besoin. Nous en avons besoin tous les deux.

CHIARI. — Alors, tout bas. Et ne me regarde pas.

RUGGERO, *se prenant la tête dans les mains.* — Tout bas, comme avant...

CHIARI,
d'abord tout bas et puis avec une calme assurance

L'huile est blonde, l'huile est sereine,
Pourtant elle sort d'un olivier gris
De cailloux nourri.
Flore est belle comme une reine,
Pourtant elle sort de deux paysans
Tannés par les ans!

RUGGERO, *qui s'est mis à la regarder au milieu du couplet, la coupant.* — Tu te trompes, il me semble.

CHIARI. — Non, je ne me trompe pas.

RUGGERO. — Ce ne sont pas les paroles.

CHIARI. — Ce sont elles.

RUGGERO. — Alors, tu as changé l'air.

CHIARI,
reprenant

L'huile est sage et lente à s'épandre,
Mais que l'on approche une flamme ou deux
Et l'huile prend feu.
Flore est silencieuse et tendre,
Mais le soir venu, je touche ses doigts
Et Flore est à moi.

Tressautez, lueurs de veilleuse,
Et démesurez nos gestes d'amour
Sur les grands murs sourds.
Gémissez, ma Flore amoureuse;
L'huile en s'épuisant grésille et s'éteint,
Voici le matin.

RUGGERO. — Non, tu te moques. Tais-toi. Ce n'est pas cette chanson-là. Ce n'est pas ainsi que tu chantais.

CHIARI. — Tu m'écoutais tout autrement.

RUGGERO. — Parce que nous étions seuls. *(Il va soudain vers la porte.)* Il n'y avait pas de témoins, de curieux; pas d'oreilles collées aux portes; il n'y avait pas de porte, de murs entre nous. Nous étions seuls.

Il ouvre brusquement la porte.

CHIARI, *sans un regard.* — Il n'y a personne.

RUGGERO. — Là, il n'y a personne, pour cette fois. Mais ils reviendront. Et c'est toi qui les invites, qui les retiens par la pensée...

CHIARI. — Ne me confonds pas avec eux, ne me livre pas à eux. Ne m'accuse pas, toi qui n'étais pas là pour me défendre quand ils m'obsédaient. Tu ne les as pas fait taire, tu ne les as pas chassés. Est-ce que tu étais là, dis, est-ce que tu étais là?

Sur les derniers mots de Chiari, Ruggero a reculé dans l'ombre d'où le curé a surgi devant la jeune fille.

Scène VIII

CHIARI ET, SUCCESSIVEMENT, LE CURÉ, LE BOULANGER, GIOVANNI ET PRUDENCE.

LE CURÉ. — Vous savez, mon enfant, qu'il convient de publier les bans trois semaines avant le mariage. Vous êtes bien fiancés toujours, n'est-ce pas, Ruggero et vous? — Vous l'êtes, je n'en doutais pas. Eh bien! Il faut presser le garçon. Il était plus fougueux naguère, n'est-il pas vrai? Je sais qu'il est délicat pour une jeune fille de montrer de l'impatience. La pudeur veut, au contraire, qu'elle manifeste un peu d'appréhension. Mais, dans votre cas particulier, personne ne s'étonnerait, je pense. On se souvient que Ruggero ne vous faisait pas vraiment peur, seul à seule. Alors... hein? n'est-ce pas? — Croyez-moi, au plus vite au mieux. La maison du Seigneur vous est ouverte. Mais ne faites pas attendre le Sauveur plus qu'il ne convient. La perche est tendue; saisissez-la bien vite. Ah! sans doute, il y a la confession. Ça, la confession, nous ne pouvons pas l'éviter. Je voudrais vous l'épargner que j'y serais impuissant. La confession, le repentir et, surtout, la ferme résolution, ma fille, très ferme, de ne plus céder à la tentation...

CHIARI, *à voix basse et violente.* — De grâce, de grâce!

LE CURÉ, *feignant de mal comprendre sa répulsion.* — C'est cela. Demandez la grâce, implorez le secours céleste! Il ne fait jamais défaut. De mon côté, je prierai pour vous la Très Sainte Vierge Marie, pitoyable aux affligées, recours des filles, l'Immaculée Conception! Celle qui n'a point péché intercède infatigablement pour les pécheresses. Infatigablement, l'Immaculée...

Il se fond dans l'ombre.

CHIARI. — Et le boulanger comme un diable blanc prêt à m'enfoncer la pâte du mensonge dans l'oreille.

LE BOULANGER. — Alors, petite Chiari, on ne veut plus de mon pain frais, plus de baguettes, plus de couronnes; on ne veut plus de mon pain clair. Préfères-tu que je te fasse un pain de prisonnier? Ah! Ah! une grosse miche brune et dure comme un pavé de lave; voulez-vous, ma sœur, un pain de pénitence, un rude pain de farine grise tout hérissé de menue paille? Vous vous morfondez, dirait-on. Il est vrai qu'une certaine lavandière va bien souvent rincer du linge à la fontaine là-haut. Sans doute, avons-nous, dans ce quartier-ci, de l'eau plus fraîche et plus vive à couler, mais je devine que l'eau de la placette possède une vertu incomparable. De l'eau de Ruggero pour la blanchisseuse! D'amour et d'eau fraîche — avec beaucoup de pain — subsistent les amants.

Il s'enfuit.

CHIARI. — Et puis, c'était Giovanni que je regarde comme un cul de jatte parce qu'il se traîne toujours à mes genoux!

Giovanni entre, fait deux pas et tombe à genoux; il s'avance ainsi vers Chiari, les mains tendues.

GIOVANNI. — Pardon, pardon, Chiari! ne dis rien, laisse-moi me justifier! Je ne plaide pas pour moi. Je t'avais promis de te laisser en paix; mais tu es au milieu des tourments, et c'est la paix que je veux te rendre. Ne me regarde pas ainsi! ne dis rien! ne dis rien! laisse-moi t'expliquer. Je n'espère plus rien pour moi, mais laisse-moi, tout de même, espérer ton propre bonheur. Accorde-moi de travailler à ton bonheur. Ecoute-moi! ne reste pas ainsi comme une cloîtrée. Je connais Ruggero; il était mon ami. Mais si, mon ami, mon cher ami, avant que tu ne l'aimes à ton tour et que cela m'interdise de l'aimer encore. Je le connais, te dis-je. Tu n'as rien à gagner dans l'attente et l'effacement. Ecoute-moi; je te conseille par amour : cours, cours à lui. C'est un homme capricieux, c'est un homme ombrageux; c'est une âme de fille. Tu ne le tiendras pas sans l'attacher très court. Chiari! va-t-en à lui; je t'en supplie, cela me crèvera le cœur de te voir y aller, mais à quoi bon te laisser là pour rien, pour rien!

Giovanni rentre dans l'ombre sur ses derniers mots. Toute la lumière demeure un instant attachée à Chiari; ensuite on découvre Prudence.

CHIARI. — Et ma mère ne bougeait plus de la maison. Elle prétendait veiller pour t'accueillir.

PRUDENCE. — Il va venir. Il va venir à l'instant pour s'expliquer. Il va venir pour s'excuser. Il viendra ce soir encore. On n'inflige pas un tel affront de gaieté de cœur. Il en est, je suis sûre, le tout premier navré.

CHIARI. — Mère, de grâce, un peu de silence. On dirait que vous vous lamentez; on dirait que vous chantez absoutes; on dirait le funèbre office!

PRUDENCE. — Moi, je suis prête à lui pardonner. A peine si je ressens quelque curiosité. Oui, je voudrais savoir qui l'a retenu si longtemps. Car, maintenant, je le sens, il va venir. Il ne peut nous laisser davantage. Il est une limite qu'il ne peut pas franchir. Quand on est bien portant, quand on est valide, comme tous le voient chaque jour, on ne peut pas demeurer plus longtemps sans faire visite à sa fiancée. Les motifs lui manquent, les raisons lui feraient défaut. Quand on a pour promise une fille irréprochable! Irréprochables, nous le sommes! S'il n'est pas venu ce soir, je lui interdis ma maison, je la lui interdis. Nous sommes irréprochables!

CHIARI. — Et ses regards me fouillaient le ventre. Elle pensait à nos rencontres clandestines. Elle se demandait si, tout de même, on ne nous avait pas fiancés trop tard.

PRUDENCE. — S'il ne veut plus de toi, il doit savoir pourquoi. C'est qu'il n'a plus rien à désirer, ma fille, s'il ne veut plus de toi.

Prudence retombe dans l'ombre et Chiari se retrouve en face de Ruggero.

Scène IX

CHIARI ET RUGGERO

CHIARI, *avec effroi.* — Elle se demande si je ne porte pas un enfant.

RUGGERO. — Et toi! te voilà sur le point d'en douter, je parie. Sais-tu encore si je t'ai respectée? N'ai-je pas eu tort de le faire? Au moins, cela en aurait valu la peine, n'est-ce pas! Et tu me tiendrais. Tu dois le regretter. Si, si! tu devais l'attendre le moment où je céderais, l'instant où tu me tiendrais entre tes cuisses. Les voilà, les vierges. On craint de les effaroucher, mais elles revendiquent l'estampille. Il vous faut la morsure au sein, les griffes aux épaules et les doigts marqués sur les hanches pour y croire, pour croire au mâle. Peut-être aussi doutes-tu que j'en sois un. Tu as pris du regret, car te voilà salie sans plaisir. Tu as fait place entre nous au boulanger fureteur, au curé, au soupirant, à la vieille: Tu t'es ravalée; tu t'es rendue à leur merci.

CHIARI. — Je suis venue me réfugier auprès de toi. Sans toi, que pouvais-je contre eux?

RUGGERO. — Il fallait me faire confiance, de loin.

CHIARI. — Confiance aux rendez-vous manqués, à la parole parjurée, confiance à la solitude, au silence?

RUGGERO. — Oui, confiance!

CHIARI. — Et toi, me faisais-tu confiance?

RUGGERO. — A toi, oui. — Mais le lendemain de nos fiançailles, quand je t'ai vue sur le pas de ta porte, entre ces deux lauriers, j'ai cru que ce n'était plus toi. Je t'ai vue assise aux côtés de ta mère avec, derrière vous, bien rangés dans la cuisine, tous les ustensiles prometteurs de gestes monotones, et jusqu'au lit dans la chambre du haut, ce lit dans lequel on ne pourrait pas crier, car la fenêtre est ouverte et mère prend le frais sur le seuil; assise aux

côtés de ta mère à qui tu ressemblais par trop!

CHIARI. — Je ressemble à ma mère et mes fils me ressembleront. Tu ne peux rien contre cela.

RUGGERO. — Tu vois! Tu proclames ta parenté, tu crispes tes racines. Ah! tu es bien d'ici.

CHIARI. — Veux-tu partir? Où tu seras, j'aurai ma famille et mon foyer.

RUGGERO. — Je ne veux pas de famille ni de foyer. Je ne veux pas d'installation, de demeure, de table à manger, de lit à dormir, de litière à croupir. Je voulais, j'avais eu avec toi l'espace et la liberté.

CHIARI. — Mais il fallait bien aboutir, il fallait bien fonder.

RUGGERO. — Le voilà votre essoufflement. On vous met tout de suite à bout de force, et vous parlez alors de bâtir et d'engendrer. Mon aboutissement à moi, c'est la course même, la fuite, le refus de s'asseoir et de pactiser avec ces petits fondateurs de villages.

Un temps.

CHIARI. — Tu m'aimais comme j'étais; mais je serai comme tu voudras.

RUGGERO, *lui scrutant le visage.* — Non, non! Je ne veux pas que tu changes encore. Reste ainsi, ne bouge pas, ne change plus surtout.

CHIARI. — Je suis toujours la même.

RUGGERO. — Non! tu vis, tu changes, tu deviens une autre sous mes yeux; tu nous trahis sans le vouloir; tu devrais t'arrêter; tu vis trop rapidement!

CHIARI. — Faudrait-il que je sois morte pour te plaire! Oui, tu le souhaites, peut-être, sans le savoir. Il faudrait que je sois morte. Alors tu disposerais de moi sans retenue.

RUGGERO. — Je veux nous réunir.

CHIARI. — Que je sois morte, afin que tu deviennes un couple à toi tout seul.

RUGGERO. — Ne fais plus rien que je ne puisse aimer. Je n'ai pas besoin de paroles ni de gestes mais de silence et d'immobilité. Ne bouge pas, c'est facile.

CHIARI. — Je suis toujours la même. Moi, je n'ai pas de conditions à poser; je n'ai qu'un vœu et qu'une volonté à quoi je me tiens sans effort. Je ne connais qu'un langage que je t'ai toujours parlé. Est-ce que tu ne l'entends vraiment plus?

RUGGERO. — Ah! je ne sais pas. Pardonne-moi, Chiari. Je ne te veux pas de mal. Et ce n'est pas coupable de ne plus t'aimer.

CHIARI. — Mais tu m'aimes encore.

RUGGERO. — Avant ces fiançailles, oui j'ai cru t'aimer à en mourir.

CHIARI. — Et tu m'aimes davantage à présent, je t'en réponds.

RUGGERO. — Mais non, Chiari. Tu vois bien que non!

CHIARI. — Parce que tu te questionnes, tu crois ne plus m'aimer!

RUGGERO. — Si je t'avais aimée comme je croyais, je n'aurais jamais pu t'aimer moins.

CHIARI, *pudiquement offerte.* — Ne suis-je pas plus belle que tes chimères?

RUGGERO. — Je ne veux pas de cette docilité. Je ne veux pas coucher avec toi. Gorgée de caresses, tu t'endormirais et ton sommeil chanterait victoire. Joli butin vraiment! Et tu croirais que tout est dit jusqu'à la fin des fins. Moi, je serais dépossédé.

CHIARI. — C'est à cela que tu pensais au lieu de venir me voir. Tu ne pensais qu'à toi.

RUGGERO. — Au lieu de la Chiari des rochers, au lieu de mon amour, j'aurais épousé un être ordinaire.

CHIARI. — L'homme est ordinaire. Moi aussi, je vois ton âme tout crûment. Tu es pauvre aussi, Ruggero.

RUGGERO. — Pourtant, tu m'aimes encore.

CHIARI, *avec gravité.* — Oui, je continue de t'aimer. Je me mets à aimer ce compagnon dépourvu, ce fade rêveur qui m'est confié. J'ai pitié de toi, de nous.

RUGGERO, *avec une curiosité avide.* — Sans plus d'enchantement?

CHIARI, *comme ravie.* — C'est un tout autre enchantement.

Scène X

LES MÊMES, SABINE

L'entrée de Sabine surprend le couple dans son immobilité songeuse.

SABINE. — Ah! mes enfants, vous êtes là! Mes enfants!... Je... reviendrai tout à l'heure.

RUGGERO, *comme délivré d'un charme.* — Restez! Nous en avons fini; nous nous sommes tout dit.

SABINE, *hâtivement.* — Que je suis heureuse! Vous ne pouviez pas me faire de plus grand plaisir. Tu vois qu'il faut toujours s'expliquer.

Elle va pour embrasser Chiari qui la retient d'un geste.

CHIARI. — Ne m'embrassez pas trop vite.

RUGGERO, *à sa mère.* — Vous arrivez à point pour la reconduire à sa mère.

CHIARI. — Non! je ne partirai pas. Rien n'est résolu; je ne partirai pas ainsi.

SABINE. — Ecoute, ma fille, il ne faut pas forcer le destin; il ne faut pas précipas forcer le destin; il ne faut pas précipiter les choses. Contente-toi, pour aujourd'hui, du gain de la journée : tu as retrouvé ton fiancé; tu as renoué avec lui; tu lui as parlé quand tu craignais, peut-être, de ne pouvoir plus jamais le faire. Il est là, devant toi; tu as reçu l'assurance qui venait à te manquer. Maintenant retourne attendre demain en confiance; puisqu'aujourd'hui n'a pas failli...

CHIARI. — Taisez-vous; taisez-vous, pauvre femme qui ne savez pas ce que vous dites!

SABINE. — Allons, Ruggero, et toi aussi, montre-toi raisonnable. Tu vois qu'elle est toute retournée. Ressaisis-toi, et va la reconduire toi-même à présent.

CHIARI. — Arrêtez, Sabine, de nous bénir à l'aveuglette.

RUGGERO. — Laissez-nous donc agir à notre convenance, pour une fois, mère. Vous ne savez rien de nous.

SABINE. — J'en sais plus que vous-mêmes qui croyez tout arranger ou bien tout compromettre avec des paroles seulement. Vous n'avez pas encore appris que les paroles ne suffisent guère. Quand des enfants, comme vous êtes, ont enfin maîtrisé le langage, on devrait leur apprendre à manier le silence. Sans cela, ils se mettent bientôt à « déparler » comme on disait chez moi!

CHIARI. — Vous parlez pour que nous nous taisions, et vous parlez encore pour que notre silence ne crie par trop haut.

SABINE. — Je ne veux pas entendre, c'est vrai; je ne veux pas savoir ce qu'il sera bon d'oublier demain. Je devinerais sans peine, mais à quoi bon, puisque vous guérirez : vous êtes sains de corps et d'âme! Vous guérirez tantôt, soyez sans alarmes! — Va, ma petite Chiari, va en paix; je veille sur ton bonheur qui fera celui de ma maison.

RUGGERO. — Oui, va Chiari, je te prie, car nous ne pouvons plus rien en ce moment. Laisse-moi réfléchir et réfléchis de ton côté. Nous nous reverrons bientôt. Va-t'en, cela vaudra mieux!

CHIARI, *s'accrochant à lui.* — Je ne veux pas; je ne peux pas m'en aller. — Je ne puis plus le faire. *(Il s'efforce de se dégager, fermement.)* Ne me renvoie pas; ne me chasse pas de ta maison!

SABINE, *la détachant doucement de lu* — Tu y rentreras bientôt, pour toujours Allons, petite fille, il faut vous sépare Quittez-vous sans murmure et sans ame tume. Vous savez bien qu'au fond vous êt accordés!

CHIARI, *soudain redressée.* — Croye vous que je sois montée sur un coup c tête, simplement pour l'invectiver! *(Ruggero :)* Je ne partirai qu'à ton bra le regard haut. Et ça, ce sera pour l autres. Mais, aupararant, tu m'auras r prise et je t'aurai pardonné le mal que t m'as fait. *(Elle s'avance. Il recule.)* T pensais que j'allais te rendre ta liberté. n'en ai pas le droit. Je n'ai pas le dro d'imiter ta faiblesse. Je suis lucide pou nous deux en ce moment. Une autre foi ce sera à toi de me soutenir. Je ne su plus ta Chiari des soirées clandestine c'est vrai. Je ne suis plus la fille des o viers. Et c'est vrai que tu n'as plus l mêmes yeux pour me regarder. Mais c'e la vie; c'est parce que nous vivons! J' confiance en toi, plus que jamais, maint nant que j'ai touché le tendre de ton cœu Si, si, là où tu es encore un petit enfa tout seul qui ne sait pas de quoi il a peu Moi, je sais maintenant de quoi tu as peu Tu as peur de vivre, de souffrir, de regre ter, de te tromper, de te priver. Tu as pe de ne pas m'aimer assez pour être heureu assez pour oublier tout le reste.

RUGGERO. — Mais qui lui dira qu'e est folle, folle à lier!

SABINE. — Pas si folle, pas si folle!

CHIARI. — A présent, je te connais. t'accepte avec ton cœur hésitant, avec t ruses pitoyables et tes mauvaises raison parce que tout sera balayé par l'amou quand nous serons mariés ensemble. Et faut nous marier très vite et ne plus no quitter.

RUGGERO. — Je ne peux pas, je su loyal, je ne veux plus rien te promettre.

CHIARI. — Tu as promis depuis lon temps.

Scène XI

LES MÊMES, GINA

Gina ouvre un placard et met sile cieusement des objets dans un nier.

RUGGERO. — Mais dites-lui donc, vo autres, que c'est rompu. Qu'elle s'en ai

SABINE. — Non, mon fils, pas ainsi! Viens près de moi, Chiari. C'est toi qui as raison; il ne faut pas t'en aller ainsi. Je te demande pardon pour lui; et je te prie de rester jusqu'à ce qu'il retrouve ses esprits.

RUGGERO. — Mais je les ai; je suis en pleine possession de tous mes esprits, et de tous mes sens principalement, et c'est pourquoi je vois. C'est pourquoi, quand je regarde ces deux filles, je suis aveuglé par votre bonne et rassurante vérité. Mais regardez-les donc aussi! Regardez ces deux filles; maintenant les corps parlent; la nature vraie, visible, s'exprime et s'affirme. *(Il va vers elles et les touche, en parlant, avec une exaltation à peine réprimée. Auprès de Chiari d'abord:)* Voyez-moi celle-ci, toute pâle et falote, brûlant d'une ardeur maladive, amincie, étirée, tendue comme une corde à musique. Elle tremble si je la frôle; elle grince quand je la touche! *(Palpant et caressant Gina:)* Mais voici l'abondance tranquille, le bon langage terrestre que je comprends sans peine; la belle épanouie dans son âge robuste. Elle connaît d'avance la main qui la flatte et la suscite. Elle ne s'en effarouche pas. Elle est le grand consentement de la chair humaine et du cœur apaisé.

SABINE. — Mon fils, pour la première fois, je vais te mépriser.

RUGGERO. — Vous ne tarderez pas à me donner raison. Qui vous fera de beaux petits-enfants, qui vous tiendra de l'ordre dans toute la maisonnée, qui vous succédera le mieux chez vous, de cette maigre imaginative ou de cette femme bien plantée là sur le sol avec ses bras solides et ces mains actives et son regard ajusté aux choses?

SABINE. — Jamais la pauvre Gina ne voudra nous offenser à ce point.

CHIARI. — Mère, il ne faut plus les implorer.

Gina veut partir sans un mot. Ruggero la retient.

GINA. — Ne me touche pas; je ne veux pas rester là; laisse-moi donc aller.

RUGGERO. — Mais tu es amoureuse de moi; tu m'aimes, tu l'as dit! N'as-tu donc plus de sang.

GINA. — Ton désir m'insulte. Je sais bien que tu ne m'aimeras jamais. On dirait que tu veux leur faire peur avec ma nudité. Mais je ne suis pas à toi, Ruggero. Je me respecte plus que tu ne penses.

SABINE. — Va! Gina, retourne à tes baquets, et garde bien ta langue.

Gina demeure cependant.

RUGGERO. — Je veux qu'elles s'en aillent toutes les deux; qu'on me laisse libre chez moi, libre de ces femmes qui veulent m'arracher des promesses et des repentirs, des serments que je ne tiendrai pas, des remords que je n'éprouve guère.

SABINE. — Chiari ne partira pas seule, Je ne dormirai pas dans la maison d'où tu l'auras chassée. Si tu ne lui parles plus, si tu ne veux plus la regarder, tu n'auras plus davantage à me parler ni à me voir. J'aurais honte, en demeurant ici, de partager ta faute!

RUGGERO. — Mère, il faut vous résigner, préférer ce malheur à celui, plus grand, d'un mauvais mariage.

SABINE. — Vous êtes l'un à l'autre irrévocablement; tu le sais mieux que moi. J'irai demander asile à la mère de Chiari.

RUGGERO. — Elle a menacé Chiari qui venait ici. Elle vous repoussera pour venger sa fille.

SABINE. — J'irai frapper aux portes; j'irai crier mon scandale.

RUGGERO, *devant la porte.* — Allons, Chiari, veux-tu me priver de ma mère? Veux-tu qu'elle me retire son amour à cause de toi? Si tu m'aimes, tu ne resteras pas là, insensible.

Un temps.

CHIARI, *avec une douloureuse résolution.* — Et toi, Ruggero, si tu m'abandonnes, je me laisserai mourir tout doucement sous tes yeux.

Cela dit, Chiari les a regardés tous trois et sort très simplement. Sabine s'échappe derrière elle et Gina veut la suivre, mais Ruggero la retient. Elle demeure tendue, regardant au-dehors; lui se détourne. La nuit achève de descendre, clair de lune faible.

Scène XII

RUGGERO, GINA

RUGGERO, *la tenant ferme par le bras.* — Toi, tu me tiens compagnie. Oh! tout juste un moment, le temps qu'elles s'en aillent; pour m'empêcher de les voir. Je ne veux pas les regarder partir. Tourne-toi par ici.

GINA, *sans se retourner.* — Mais elles ne s'en vont pas; elles restent là, sur place.

RUGGERO. — Ne me parle plus d'elles. Je ne veux plus rien en savoir.

GINA, *regardant au-dehors.* — On dirait vraiment que Chiari ne veut plus partir.

RUGGERO. — Allons donc! elle espère que j'accoure à la dernière minute, voilà tout. Elle regrette déjà sa sortie. Elle s'attarde, elle cherche à gagner du temps.

GINA. — Plus ta mère lui parle, plus elle se raidit. Elle devient comme une statue. Sabine gesticule et chuchote; elle fait des gestes suppliants, on dirait qu'elle va se mettre à genoux; mais Chiari ne la regarde plus.

RUGGERO. — Elle regarde par ici pour voir si j'arrive.

GINA. — Non, elle n'a plus l'air d'y voir et pourtant ses yeux restent ouverts. Elle est comme une borne sur la place, la borne où l'on attache les chevaux!

RUGGERO. — Tu veux dire qu'elle est têtue comme une mule!

Sabine renonce à convaincre Chiari et disparaît soudain dans la nuit.

GINA. — Ah! Mon Dieu!

RUGGERO. — Quoi, encore?

GINA. — Rien! ta mère a filé comme une ombre. Qu'elle a été vite partie! On dirait qu'elle n'a jamais été là!

RUGGERO. — Et d'une! L'autre va suivre.

GINA. — Oh! pour ça non. Elle, on dirait qu'elle n'a jamais été ailleurs.

RUGGERO. — Allons donc! Elle n'y tiendra pas dix minutes.

GINA. — Elle est là comme chez elle, comme une sainte à l'église!

RUGGERO. — Chiari sainte, alors je suis apôtre!

GINA. — Elle a froid tout de même; elle se croise les mains sur la gorge.

RUGGERO. — Pour compléter la pose. Cela fait plus évangélique.

GINA. — Je parie qu'elle frissonne; elle va prendre du mal pour peu que le vent se lève. Tu auras ça sur la conscience Ruggero. Tu n'as pas de cœur tout de même!

RUGGERO. — C'est toi qui en as trop. *(L'attirant loin de la porte:)* Elle sait bien que tu la regardes; elle se donne en spectacle. Tantôt elle va se mettre à tousser. Elle te retient là, de peur que nous nous arrangions trop bien sans elle tous les deux.

GINA. — Ah! je ne veux pas qu'elle croie ça, par dessus le marché. Je m'en vais, Ruggero; je ne peux pas rester ici avec toi quand ta fiancée est dehors devant ta porte.

RUGGERO, *s'effaçant.* — A ta guise, ma fille. Et tu pourras lui dire en passant qu'elle s'en retourne chez sa mère, parce que moi, je vais me coucher. Elle n'aura plus de spectateurs!

Gina s'enfuit. Il va rapidement à la porte qu'il ferme sans oser un regard vers Chiari. Il s'appuie pesamment au battant, comme un homme épuisé.

RIDEAU

ACTE II

La nuit, à la clarté de la lune. Au devant de la scène, un groupe formé de Prudence, Sabine, Gina et Giovanni. Chiari se tient immobile au milieu de la pla ce. Obscurité dans la maison de Ruggero.

Premier tableau

Scène I

CHIARI, GIOVANNI, SABINE, PRUDENCE, GINA

GIOVANNI, *à mi-voix.* — Chiari, ne reste pas là. Reviens avec nous. Tu vois bien qu'il a éteint sa lampe. Il est allé se coucher. Nous sommes là, Chiari; nous t'aimons, nous.

Un temps.

SABINE. — Elle n'entend pas.

GINA. — Elle ne veut pas entendre.

GIOVANNI. — Mais si, elle écoute.

GINA. — Elle écoute le silence de Ruggero.

PRUDENCE. — Elle frissonne; elle pleure, j'en suis sûre. Chiari!

Elle veut s'élancer.

SABINE, *réprimant l'élan de Prudence.* — Ne l'appelez pas; ne vous montrez pas encore. Ce serait trop tôt. Elle ne cédera pas avant d'avoir perdu l'espoir.

PRUDENCE. — Elle pleure; elle est tout en larmes.

SABINE. — J'y vois bien mieux que vous, Prudence! Elle a l'œil sec et les lèvres serrées. Votre fille n'est pas de celles qui pleurent.

PRUDENCE. — Un jour vient où l'on pleure. Je veux lui parler; elle doit savoir que je lui ai pardonné.

SABINE. — Que lui importe, à présent! Ne dites rien, il ne faut pas la troubler.

PRUDENCE. — Je me tairai, mais je resterai là; je ne laisserai pas ma fille toute seule dans la nuit.

SABINE. — Elle veut être seule. Alors, restons près d'elle, mais sans qu'elle le sache.

GIOVANNI. — Elle n'obtiendra rien de cette façon-là. Elle ne fera que le rendre furieux. Il est capable de sortir pour la frapper.

SABINE. — Mon fils ne ferait pas cela.

GIOVANNI. — Ce serait moins cruel que de la bafouer ainsi.

SABINE. — Il ne la battrait pas.

PRUDENCE. — Je préférerais qu'il sorte pour la frapper; je préférerais qu'il la frappe sous mes yeux, plutôt que de l'ignorer de la sorte, plutôt que de la voir, comme elle est, dédaignée, repoussée.

GINA, *qui n'a cessé d'avoir les yeux sur la maison.* — Silence. J'ai vu bouger sa porte. Non! Je me suis trompée.

Les projecteurs, insensiblement, ont quitté le groupe et sont venus sur Chiari et Ruggero, toujours dans sa maison où il se tient derrière la porte fermée. Eclairage de songe.

Scène II

CHIARI, *sur la place;*
RUGGERO, *dans sa maison.*

RUGGERO. — Chiari, tu m'entends?

CHIARI. — Je t'entends toujours, Ruggero.

RUGGERO. — Que fais-tu là, Chiari?

CHIARI. — J'attends, je prends patience.

RUGGERO. — Qu'est-ce que tu attends, mon amour?

CHIARI. — J'attends que ce soit fini; j'attends que tu viennes.

RUGGERO. — Tu es belle, ma Chiari.

CHIARI. — Je t'aime, Ruggero.

RUGGERO. — Tu es belle comme autrefois.

CHIARI. — Je t'aime comme toujours.

RUGGERO. — Je t'aime quand tu es belle ainsi.

CHIARI. — Je suis toujours la même.

RUGGERO. — Je te demande pardon, Chiari.

CHIARI. — Je ne sais pas ce que je dois te pardonner.

RUGGERO. — Ne me force pas à le dire.

CHIARI. — Je ne le sais pas.

RUGGERO. — Tu préfères l'oublier?

CHIARI, *comme quelqu'un que l'on questionne dans le sommeil.* — Je ne sais pas, je ne sais pas.

RUGGERO. — Tu es bonne, Chiari; j'aime ton cœur autant que ton visage. Viens, ne reste pas là.

CHIARI. — Je ne peux pas; j'attends.

RUGGERO. — Pourquoi, puisque je te le demande? Ne reste pas loin de moi.

CHIARI. — Je suis près de toi, mais j'attends, j'attends de toutes mes forces.

RUGGERO. — Viens! Je t'en supplie, viens chez moi, dans ma maison.

CHIARI. — Je suis dans ta maison; je t'accompagne partout. Malgré toi, malgré moi, j'habite à jamais dans ton cœur.

RUGGERO. — Je n'ose pas quitter ma maison. Viens!

CHIARI. — Pourquoi n'oses-tu pas venir?

RUGGERO. — On dirait que j'ai des racines qu'il faudrait arracher.

CHIARI. — C'est cela, il faut se déterrer, il faut s'enlever d'un élan tel que nos racines suivent.

RUGGERO. — Mais si j'allais me couper d'elles.

CHIARI. — Il t'en pousserait d'autres. C'est toi qui me parlais de fuite et d'aventure, mais voilà que tu ne peux franchir trois pas qui nous séparent.

RUGGERO. — Viens, toi, puisque tu as pu t'évader, puisque tu es libre!

CHIARI. — Une fois déjà tu m'as repoussée.

RUGGERO. — Je n'avais pas su te reconnaître.

CHIARI. — Et comment feras-tu maintenant pour y voir mieux; et comment saurais-je que demain tu ne seras pas trompé de nouveau?

RUGGERO. — Je t'ai retrouvée; je t'ai reconnue pour toujours. Entre chez moi, j'ai les yeux grands ouverts; je te regarderai bien en face, et tu verras tout de suite qu'aucune méprise ne peut plus advenir.

CHIARI, *sans bouger.* — Ruggero, je viendrai puisque tu m'appelles si fort; puisque tu as tant besoin de moi...

RUGGERO. — Tu viens, je sens que tu viens!

CHIARI, *sans un mouvement.* — Je m'approche de toi lentement pour ne pas t'aveugler. Il faut que tes yeux s'accoutument à ma figure nue. Souviens-t'en d'abord; je ne suis qu'une femme et j'ai la fatigue sur le visage...

RUGGERO. — Je n'ai plus peur de toi, c'est toi-même que j'attends et non la meilleure ressemblance d'un rêve; c'est toi, je le jure...

CHIARI, *toujours immobile.* — Je suis contre la porte!

RUGGERO. — Je le sais! Je le sens! je t'entends respirer. On dirait que l'espace entre nous n'est plus qu'un cœur qui bat.

CHIARI. — J'ai la main sur la porte.

RUGGERO. — Ta main sur la porte! Je regarde ce bois mort qui nous sépare et oui! je t'aperçois au travers. Tu vas pousser le battant...

CHIARI, *brusquement.* — D'un seul coup, Ruggero.

RUGGERO, *se couvrant les yeux vivement.* — Ah! non, pas trop vite, pas d'un seul coup; doucement, comme l'aube qui progresse, qui force, en rampant, l'horizon doucement! que ton ombre d'abord s'allonge, s'avance jusqu'à moi; et puis tiens-toi un instant immobile entre la nuit et moi. Que je goûte pour jamais cette seconde qui précède! Que je te sente, une dernière fois, debout entre ma solitude et notre amour. Et puis, mais alors seulement, quand je te le dirai, rejette la porte contre le mur et cours : j'aurai les bras ouverts et les yeux fermés; je t'embrasserai, sans te serrer trop fort du premier coup; je réchaufferai avec mes lèvres ton visage froid; je pousserai mes doigts profondément dans tes cheveux et, quand je tiendrai bien ta tête sous la mienne, j'ouvrirai mes yeux en face de tes yeux.

CHIARI, *lasse.* — Et tu me verras telle que je suis, simplement moi, simplement une femme.

RUGGERO. — Une femme adorée!

CHIARI — Un visage sans défense.

RUGGERO. — Le visage de l'amour.

CHIARI, *immobile.* — Allons, je viens!

RUGGERO. — Non, non, te dis-je, attends. Ne bouge pas encore.

CHIARI. — Quoi donc, que faut-il attendre de plus?

RUGGERO. — Attends, je ne sais, un instant, une ombre qui se met entre nous et que voilà passée. Comprends-moi! ce doit être parfait!

CHIARI, *sans espoir.* — Puis-je venir à présent?

RUGGERO. — Ne le demande pas ainsi; on dirait que tu supplies. On dirait que tu n'en es pas sûre!

CHIARI, *qui se détourne pour pleurer.* — Est-ce maintenant?

RUGGERO. — C'est dans une seconde : non! c'était il y a une seconde et ce sera tout de suite. Attends, j'écoute, je sens, j'appréhende...

CHIARI. — M'appelleras-tu?

RUGGERO. — Oui! Non, il faudra que tu viennes au moment que tous deux nous aurons choisi sans nous être rien dit. Il faudrait... Mais que fais-tu? où donc es-tu? Ta voix me parvient de si loin, dirait-on!

CHIARI. — Je n'ai pas bougé, Ruggero, je n'ai pas bougé d'ici. Mais tu es loin de moi. Il faudrait, dis-tu, il eût fallu... Il eût fallu que tu n'y tiennes plus, que tu t'élances vers moi, renversant tous les apprêts de ta délicatesse, toute la fragilité de tes préparatifs.

RUGGERO. — Mais j'étais, je suis prêt!

CHIARI. — Tu n'es pas prêt encore, tu ne l'es pas!

RUGGERO. — Si, je le jure, Chiari, je le jure!

La lumière quitte Ruggero; Giovanni s'échappe de l'ombre pour se jeter aux pieds de Chiari.

Scène III

CHIARI, GIOVANNI, PRUDENCE, SABINE, GINA

GIOVANNI. — Assez, Chiari, assez! Réveille-toi. Tu parles en dormant; tu délires dans la rue. Prends donc pitié de toi-même; retrouve un peu de fierté. Ce n'est pas aux filles de mendier l'amour; on ne mendie pas l'amour!

CHIARI, *comme réveillée d'un coup.* — Et toi, que fais-tu d'autre à mes pieds. Que viens-tu faire entre nous? Je n'ai pas besoin de secours!

GIOVANNI. — Nous étions là, derrière le coin, avec les mères et Gina.

CHIARI. — C'est vous! C'est vous qui avez tout rompu de nouveau.

GIOVANNI. — Nous sommes restés muets, à l'écart, pour que tu ailles jusqu'au bout de ta patience.

CHIARI. — Il allait venir; vous l'avez arrêté. Ma patience! C'est vous qui la mettez à l'épreuve; c'est vous qui vous dressez toujours entre nous avec vos remèdes et vos bonnes paroles, et votre dévouement d'aveugles. Ainsi, vous étiez là, n'est-ce pas! Vous étiez là pour nous guetter comme d'habitude : c'est pour nous surprendre mieux que vous avez feint de partir. Allons, venez, vous autres, ne restez plus dans l'ombre; il n'y a plus rien à voir; il n'y aura rien d'autre à entendre. Venez! Je suis à vous, venez me palper, constater ma présence réelle. *(Les autres s'avancent lentement vers elle, contrits mais avides.)* Vous pouvez me toucher. Mais si, touchez-moi, là! Je suis toujours de chair et d'os; je suis toujours des vôtres; je vous appartiens comme hier. On ne m'a pas changée, va!

PRUDENCE. — Ma pauvre petite enfant, comme il te fait du mal. Ah! comme je le déteste, ce garçon sans cœur.

CHIARI. — Oui, détestez-le, vous, ma mère. Et vous, mère de Ruggero, détestez-moi qui suis l'occasion de tout ce scandale sur votre fils. Que Giovanni déteste, à son tour, l'ami de son enfance parce qu'il aime Chiari, et que Gina me déteste parce que j'aime Ruggero. Détestez-vous bien les uns les autres.

PRUDENCE. — Mais nous nous accordons, au contraire, à te protéger de ce furieux.

CHIARI. — C'est de vous que je veux être préservée!

GIOVANNI. — Tu n'as donc plus de fierté, plus de courage. Il te suffirait d'un peu de courage pour t'éloigner de cette maison.

CHIARI. — J'ai usé toute ma fierté, tout mon courage, pour en demeurer, durant quinze jours, éloignée, sans nouvelles de lui, sans un signe; et cette maison de pierre devenait, dans mon esprit, quelque chose de fragile comme un souvenir de fête. Maintenant, je m'appuie sur ces murs qui enferment mon amour. Je n'aurai plus peur tant que j'aurai cette maison devant les yeux. C'est vous les ombres, maintenant; c'est vous les figures de rêve qu'il suffira de dissiper.

PRUDENCE. — Tu ne veux plus nous écouter.

CHIARI. — Je n'écoute plus que mon cœur.

PRUDENCE. — Tu refuses de rentrer chez ta mère! Tu refuses ma tendresse.

CHIARI. — Oui, je refuse; je refuse avec joie; quel bonheur dans ce mot, quelle délivrance! Ah! refuser décidément toute raison, toute prudence. Oui, oui, je refuse, je me refuse, pour jamais, à vous tous, à vos petites portions de tendresse, et je me voue à l'amour vorace, même s'il veut me détruire. Ne venez plus m'offrir de consolation, de pitié. Je ne suis pas malheureuse; je ne suis pas affolée; je suis seulement un peu ivre de fatigue, et j'ai la tête sonnante de cet appel à quoi je vais répondre sans retour. Allons, dites-moi donc adieu. Je pars, je romps avec vous; mais je le fais sans rancune. Il le faut, et vous sentez bien que nous n'avons plus rien à faire ensemble. Nous ne pouvons plus rien les uns pour les autres. Ou, plutôt, vous ne pouvez mieux que me délivrer de vos soins. Partez, n'hésitez pas ainsi, partez sans me comprendre, et sans m'en vouloir.

PRUDENCE. — J'irai t'attendre chez nous; je t'attendrai tant qu'il faudra.

CHIARI. — Ne m'attendez pas; ne m'attendez plus; c'est cela qui m'entrave.

PRUDENCE. — Je t'attendrai quand même, toujours.

Sabine s'avance à son tour.

SABINE. — Est-ce que tu le comprends au moins, maintenant, Chiari, mon fils? Moi, je ne le comprends pas.

CHIARI. — Je le comprends, mère; je le comprends très bien; et c'est pourquoi vous devez tous vous effacer.

SABINE. — Moi, je ne le comprends pas.

CHIARI. — Le fils ne doit pas connaître les amours de la mère, et la mère doit ignorer les amours du fils.

SABINE. — Cela est cruel, Chiari. Tu me sépares de mon petit garçon.

CHIARI. — Il n'est plus un petit garçon, et c'est lui qui s'est séparé de vous.

SABINE. — Je ne peux pas m'y résigner.

GIOVANNI. — Allons, femmes, puisqu'elle le veut, partons! Allons, je vous emmène.

PRUDENCE, *à Chiari.* — Ne désires-tu pas m'embrasser

CHIARI. — Ah! mère, ne posez plus de ces questions-là. Je ne peux embrasser personne, en ce moment. Mais, emmenez-la donc, vite.

PRUDENCE, *s'éloignant.* — Pardon, si je t'ai mal conseillée!

CHIARI, *déjà détournée.* — Tout cela est oublié.

PRUDENCE, *poussée doucement par Giovanni, au moment de sortir.* — Ma fille, Chiari!

CHIARI, *comme en écho.* — Ruggero! Tu vois, je t'attends toute seule, enfin; je ne veux plus d'autre compagnie que la tienne; mais je ne te presse pas; je te laisse bien ton temps, tout le temps qu'il te faudra; je reste là, je serai là quand tu viendras.

Deuxième tableau

Le lendemain, à l'aube. La maison demeure dans une demi-obscurité. Chiari est toujours debout sur la placette.

Scène I

CHIARI, PAULA *et puis* GINA

Paula passe, en frôlant Chiari, et va puiser de l'eau.

PAULA, *comme parlant à la fontaine.* — Te voilà bien gardée, belle eau de la fontaine. Tu as une fille qui te veille; tu as une vierge pour répondre de ta limpidité. C'est une petite naïade des sources qui s'est prise à ton courant la nuit dernière et que la lune a glacée. Nous avons notre statue sur la place, à présent, comme les villes.

Gina est entrée sur les derniers mots et va à Chiari.

GINA. — Chiari! Tu es bleue de froid. Va-t-en! Ne reste plus là sans paroles.

PAULA. — C'est une statue, mademoiselle, à quoi vous parlez. C'est le monu-

ment de la fameuse Chiari, cette fille délaissée qui demeura toute une nuit devant la porte close de son fiancé. Elle obtint gain de cause à la longue! Ils eurent beaucoup d'enfants et ils furent très malheureux.

Elle sort en riant.

Scène II

GINA, CHIARI

GINA. — Chiari, tu ne peux plus rester là. C'est le matin, la vie va reprendre, des gens vont passer.

CHIARI. — N'a-t-on jamais vu quelqu'un devant une porte fermée, une porte qui va s'ouvrir?

GINA. — Mais pas toute une nuit debout, sans bouger, sans dormir!

CHIARI. — Je ne suis pas fatiguée. Je ne compte pas les heures.

GINA. — Et lui dort derrière sa porte bouclée.

CHIARI. — Alors, je veille tout près de lui. Je garde sa maison. Il m'a semblé qu'il m'appelait cette nuit.

GINA. — C'était Giovanni, pas Ruggero. Giovanni se traînait à genoux; il t'adore, mais pas Ruggero!

CHIARI. — J'ai cru qu'il m'appelait à voix basse, deux ou trois fois.

GINA. — Giovanni! C'était le pauvre Giovanni qui se lamentait.

CHIARI. — Non! C'était lui, j'en suis certaine.

GINA. — Il fallait y aller.

CHIARI. — Pour qu'il me chasse encore.

GINA. — Sotte! Il fallait y courir, s'il t'appelait; profiter de la nuit et de sa solitude. Il avait besoin d'une fille dans sa maison froide, et tu n'y es pas allée! Et tu n'as pas couru jusqu'à lui. Si je l'avais entendu, s'il m'avait appelée, moi!

CHIARI. — Mais, s'il n'avait besoin que d'une fille, comme tu dis; n'importe laquelle. Toi ou moi, ou une autre; peut-être aurait-il ouvert à la première venue. Je veux être la seule!

GINA. — S'il suffisait d'être la première, j'aurais été la première.

CHIARI. — Ce n'est pas une nuit que je veux obtenir, mais toute une vie pour nous deux.

GINA. — Prends une nuit d'abord, et les autres viendront d'elles-mêmes.

CHIARI, *rompant.* — Il n'ose pas sortir, Gina, pour venir à la fontaine. Il n'y a plus d'eau dans sa maison, j'en suis sûre. Remplis ta cruche et porte-lui.

GINA. — Porte-lui en, toi, de l'eau.

CHIARI. — Ce n'est pas la peine. Il la refuserait.

Gina est allée remplir la cruche et la tend à Chiari.

GINA. — Tiens. Bois-y donc avant qu'il n'y boive. On dit que les pensées...

CHIARI, *la coupant.* — Je n'ai pas soif. Porte-lui cette eau, Gina.

GINA. — Je n'ose pas. Qu'il y vienne après tout, s'il a soif.

CHIARI. — Porte-lui, je te prie, pour me faire plaisir. Il n'ose plus, tu le vois bien, paraître devant moi, maintenant. Il croit que mes yeux lui feraient des reproches, et il est trop franc pour passer là sans chercher mon regard. Ne le force pas à sortir pour un peu d'eau.

GINA. — Porter de l'eau à un garçon tout seul dans une maison noire!

CHIARI. — Qu'il boive, s'il a soif.

GINA. — Tu le veux! Tu veux le tenter ainsi?

CHIARI. — Il faut qu'il me préfère.

GINA. — Au matin? Le surprendre au bout de la nuit. C'est une fille dans la maison qui entre avec le jour!

CHIARI. — Il a tellement désiré qu'une femme vienne!

GINA. — Il prendra la première venue!

CHIARI. — Il doit me préférer.

GINA. — Soit. Puisque tu le veux, j'irai.

Elle fait deux pas, mais se retourne pour interroger Chiari du regard.

CHIARI, *faisant signe que non de la tête.* — Lui seul peut me délivrer.

GINA. — Alors, écarte-toi un peu dans l'ombre. Le soleil qui monte va te griller la cervelle.

CHIARI. — Quand Ruggero ouvre sa porte, je ne vais pas me retirer. Il me trouvera en plein soleil devant lui.

Scène III

CHIARI, *sur la place,* GINA *et puis* RUGGERO *dans la maison.*

Gina frappe et entre. La pièce est vide. La jeune fille demeure immo-

bile dans la pénombre, tandis que, du fond, Ruggero parle, sans paraître d'abord. Les premières répliques sont échangées à mi-voix.

RUGGERO. — Qui est là? Il y a quelqu'un en bas?

GINA, *émue, d'une voix blanche, difficile à identifier.* — C'est moi, Ruggero.

RUGGERO. — C'est toi! Tu es venue, à la fin.

GINA. — Je t'apporte de l'eau.

RUGGERO. — Viens, viens jusque dans ma chambre, et tirons tous les verrous! *(Gina semble soudain comprendre la méprise, mais se tait, haletante.)* Viens donc. Tu es là! Je t'entends haleter comme une petite bête. Viens seule jusqu'au bout; si tu me forces à venir moi-même, je croirai que tu ne me pardonnes pas. Viens seule jusqu'à mon lit! Tu n'oses pas. Alors, ferme les yeux et j'irai te trouver à tâtons, moi aussi les yeux fermés. Puisque ta vue déconcerte mon cœur, puisque je te vois mal avec les yeux ouverts, je ne veux plus te regarder avant de t'avoir prise à moi. Ne dis rien; ne bouge pas. Je vais te reconnaître avec les mains. *(Sur les dernières phrases, il s'est avancé en scène et il s'arrête à quelques pas de Gina. Il étendra lentement les bras vers elle, mais sans un pas.)* Mes mains vont devant moi; elles sentent déjà ta chaleur *(Gina demeure sur place, fascinée; et lui, les yeux fermés, parle avec fièvre.)* Elles vont te trouver toutes seules et t'emmener. Il me suffirait, si nous étions pressés, de tendre l'oreille pour que ton halètement te trahisse; mais nous ne sommes plus pressés maintenant. Nous avons commencé notre danse dans l'ombre qui va s'enflammer, et nous crierons dans le feu.

Il est trop loin pour l'atteindre, mais c'est elle qui s'écrie :

GINA. — Ne me touche pas, Ruggero!

Un silence. Il ouvre les yeux.

RUGGERO, *désespéré.* — Je savais bien que ce n'était pas elle. Je l'avais deviné déjà.

GINA. — Ayant vu comme tu l'aimes et comme tu la désires, crois-tu que je veuille profiter d'une méprise! *(L'attirant vers la porte)* Viens donc la voir, plutôt. Viens voir ce que tu fais d'elle. Au jour, on la voit mieux!

RUGGERO, *résistant.* — Non, je ne veux pas la regarder. Je ne veux pas voir cela. Je n'y suis pour rien.

GINA. — Il y a plus de douze heures maintenant qu'elle s'y trouve.

RUGGERO. — Elle n'y sera plus longtemps.

GINA. — Elle ne s'en ira pas.

RUGGERO. — Mais si! Le soleil va la chasser. Il est insupportable à cet endroit le matin.

GINA. — Elle y restera.

RUGGERO. — Libre à elle. La place est à tout le monde. Mais rien que d'y penser me donne soif. Ton eau me vient à point.

Il fait mine de s'emparer de la cruche. Elle prévient son geste et met l'eau hors de sa portée.

GINA. — J'ai cru que tu n'aurais pas le cœur d'aller prendre de l'eau à côté de Chiari qui ne boit plus, qui ne bouge plus, qui souffre mille peines là dehors. Je croyais ta vie suspendue à la sienne...

RUGGERO. — Mais puisque je la pensais partie!

GINA. — Tu n'as pas osé t'en assurer? Tu n'as pas senti qu'elle était toujours là? Prétends-tu, peut-être, avoir dormi cette nuit; ne l'avoir pas guettée; n'avoir pas, d'heure en heure, senti grandir son effeffrayante fidélité. Tu as dormi?

RUGGERO. — Oui, j'ai dormi; j'ai dormi, j'ai rêvé. Bien sûr, j'avais vu qu'elle restait là, hier soir. Mais j'ai pensé qu'elle perdrait bientôt patience et, pour moi, je suis allé dormir en paix.

GINA. — En paix, Ruggero? En paix, menteur! Tu t'es allongé sur ton lit quand elle restait debout dans la nuit, comme une sentinelle à veiller ta fenêtre, ta lumière? Et cette dernière lampe à ton chevet, qui lui tenait compagnie de loin, tu l'as soufflée aussi, paisiblement? Et tu as remonté les couvertures sur tes oreilles, tu as fermé les yeux, et tu prétends avoir dormi jusqu'au jour, sans plus de souci?

RUGGERO. — Mettons que je me suis levé une fois ou deux et que, ne voyant rien, n'entendant plus personne, je me suis rassuré.

GINA. — Tu devais la voir, il y avait pleine lune.

RUGGERO. — Et je ne l'ai pas vue.

GINA. — Et tu l'as vue, et tu l'as laissée.

RUGGERO. — J'en ai rêvé, te dis-je. J'en ai rêvé, et je n'ai jamais été plus près d'elle. Peut-être qu'elle aussi rêvait de moi, au même moment, et la même chose.

GINA. — Elle était seule et pleurait en silence, pendant que tu la berçais dans ton rêve.

RUGGERO. — Je ne la berçais pas. Elle était sur la place comme à présent, mais différente, transfigurée!

GINA. — Par l'ombre et la clarté de lune. Tu n'as pas rêvé cela, Ruggero; cela est arrivé. Tu n'as pas rêvé cela du tout! J'y étais. Nous étions là, derrière le coin, avec les mères et Giovanni. Nous étions là, cette nuit, et aussi les voisins, derrière les persiennes dans la ruelle. Des lampes se promenaient à tous les étages.

RUGGERO. — Je ne sais pas; vraiment, je ne sais plus ce que j'ai fait.

GINA. — Là, sur la pierre du seuil, à genoux devant Chiari, mais avec la porte fermée entre vous, voilà où tu étais! Dis-moi que je me trompe. Je suis sûre que la pierre est tiède encore, et je parie que tu as les genoux rompus comme un enfant qui a servi la messe, qui a chanté *Alleluia* sur les dalles du chœur. Tu l'as chantée, ta messe, tu l'as encensée, ta déesse inaccessible... en la laissant derrière la porte, dans son tabernacle de vent et de ténèbres. [Si tu savais comme je l'ai guettée, moi aussi, ta porte. Il n'y avait pas que Chiari à regarder ta porte fermée. Nous étions deux, elle à pousser, moi à tirer dessus, de loin, avec nos regards, de toute la force de nos regards. Chiari voulait la pousser pour que tu viennes, et je voulais la retenir pour que tu restes. Mais j'ai souhaité aussi, par instants, que tu sortes à la fin, quand je voyais vaciller cette fille. Je pensais que la bise allait lui couper les jarrets, et j'étais prête à courir la recevoir entre mes bras. Mais elle n'est pas tombée, et je devais m'envelopper dans mon châle, à l'abri du mur. C'est moi qui t'ai tenu enfermé là-dedans toute la nuit, à force de volonté. Mais j'ai compris que tu la laisses dehors pour l'aimer plus à l'aise, de loin.] Hein? Non, ce n'est pas vrai? Dis-moi que ce n'est pas vrai, je t'en supplie. Ou bien, ouvre cette porte et cours la délivrer.

RUGGERO, *brusque.* — N'y touche pas. Laisse bien cette porte fermée!

Scène IV

LES MÊMES, *dans l'ombre,*
CHIARI, *sur la place en plein jour,*
et puis
PAULA, ENRICO, FILIPPO, MARIA
et des Villageois.

Une femme âgée vient puiser de l'eau. Tout le temps que sa cruche se remplit, elle ne regarde pas Chiari. Puis, elle prend sa cruche et donne sa réplique sans un regard.

LA FEMME. — Allons, ma fille, rentre chez toi. Tu déshonores ta famille.

Elle sort. Deux jeunes filles arrivent, l'air complice, pour prendre de l'eau; elles dévisagent Chiari avec avidité et puis repartent, chargées, en riant sous cape.

GINA, *dans la maison, à Ruggero.* — Viens, mais viens donc voir ce qu'elles feront d'elle toutes ces femmes qui vont se rencontrer à la fontaine. Viens voir comme elles vont te la souiller.

RUGGERO, *se rapprochant pourtant de la fenêtre.* — Qu'elle s'en aille! Je sais trop qu'elle ne ressemble plus à ce qu'elle était cette nuit.

PAULA, *revenant à l'eau.* — Ho, madame, ho! voilà le jour! Assez dormi, en route madame, en route. Je vois arriver les vendangeurs. On est à la vendange. Oui, oui, vendanger. La vendange! Ne me regardez pas ainsi, vous allez me faire pleurer. Les raisins vous attendent; ils se languissent de vous et, si vous n'allez pas, ils vont pleurer aussi à grosses larmes de verjus. Elle n'entend plus le patois de son pays! La vendange, madame, comme tous les étés. Ma parole, elle se croit déjà statufiée!

Elle sort.

RUGGERO, *regardant Chiari.* — Comme elle est belle!

GINA. — Alors, c'est ainsi qu'elle te plaît!

RUGGERO, *sans quitter Chiari des yeux.* — Je ne voudrais pour rien au monde qu'on me la change en ce moment.

Le groupe des vendangeurs, mené par Paula, arrive en riant et s'arrête auprès de Chiari.

FILIPPO, *lui chatouillant le menton.* — A la vigne, à la vigne!

Leurs rires montent et s'éteignent.

RUGGERO. — Regarde comme elle est au-dessus d'eux.

GINA. — Je ne te comprends pas.

PAULA. — Vous ne pouvez pas la laisser comme ça, les hommes. Il faut l'enlever de son socle.

ENRICO. — D'autant qu'il va faire chaud,

[ ] *Le passage entre crochets a été coupé à la représentation.*

ma fille. Je m'y connais en cuisson! Sur la pierre, au soleil, tu seras tantôt rôtie comme un quartier de bœuf dans mon four.

PAULA. — Elle ne sent plus ni chaud ni froid, ni faim ni soif. Elle est en amour au pays de Cocagne. En amour! Toute seule devant la porte de son mâle.

MARIA. — Elle en a tant pris du mâle qu'il n'en reste rien. Il est sur le flanc! Mais elle ne peut plus s'en passer. Laisse-le donc un peu se refaire, ma fille, se reconstituer. On a beau être taillé en fier à bras, l'amour ça consume. Epargne un peu ton galant. Si tu vides à ce train les plus gaillards, il faudra te contenter d'avortons comme mon fils!

PAULA. — Ne nous dresse pas là le monument de la fille en chaleur. Tu offenses toutes les femmes du village par ta conduite; tu nous compromets toutes.

UNE FEMME. — C'est vrai qu'elle souille tout le voisinage! Elle est là, raide comme un sexe de marbre, une de ces veilles pierres enterrées que la charrue fait saillir tout à coup. Allez! va te cacher, pauvre créature; ne reste pas là; les charrettes vont t'écraser.

ENRICO. — On est venu me prendre du pain pour ta mère. Va-t'en chez toi, manger et puis dormir. Il ne s'enfuira pas ton habitant de terrier. On ne le réveillera pas en ton absence. Va!

CHIARI. — Je ne romprai plus le pain qu'avec lui seul; je n'entrerai pas dans une autre maison que la sienne. Je ne boirai plus que dans son verre. Malgré vos fontaines qui viendraient bien me couler sur les pieds pour me tenter, je resterai là sans boire; sans manger malgré vos vignes, votre pain frais.

RUGGERO. — Elle ne devrait plus leur parler. Le silence lui va mieux.

PAULA, *à Chiari.* — Et tu voudrais, sans doute, qu'on te félicite, qu'on te lance des fleurs. Mais tiens! En veux-tu des fleurs, rosière? *(Elle va prendre des gerbes dans les bras d'une femme et les jette aux pieds de Chiari.)* Veux-tu des lys d'août, du jasmin, des dalhias, fraîchement coupés. Voilà tout un parterre à tes pieds!

UNE FEMME, *à qui Paula a pris les fleurs.* — C'était pour l'autel de la Vierge.

PAULA, *éparpillant les fleurs.* — Mais la voici la Vierge! Voilà des gerbes sur son autel; l'hommage des jardins à la virginité pudique; l'encens des âmes blanches montant aux narines innocentes! Est-ce tout? Allons, vous autres, qu'attendez-vous?

FILIPPO, *puisant dans son panier.* — Tiens, la vigne te regrette. Elle t'envoie de ses grappes mûres. Mûres avant celles de Ruggero! Si l'olive périclite chez moi, la vigne prospère. Goûtes-en, ne te prive pas va!

Il jette quelques grappes auprès des fleurs. Les autres l'imiteront pendant les répliques suivantes, de sorte que le sol autour de Chiari se trouvera jonché de fleurs et de fruits qui la font semblable à une divinité parmi les offrandes.

UNE FEMME. — C'est pour te remercier d'avoir veillé sur les grappillons verts!

PAULA. — Elle faisait le guet, par en-dessous, à la renverse, entre les plants.

MARIA. — Un épouvantail à huit pattes qu'ils formaient, elle et Ruggero! Mon fils les as vus combien de fois! Qu'il en revenait tout écœuré, le pauvre enfant, tout essouflé! Un épouvantail! Pas de danger que les pies s'approchent d'un tel monstre!

ENRICO. — Cette espèce de sanglier grognant tous les soirs dans la vigne, c'était de quoi faire peur à la grêle et même au philoxéra.

FILIPPO. — Merci, Chiari, pour la vendange mûre! Merci de nous avoir épargné le sulfatage et l'inquiétude. Merci, Chiari, terreur des pucerons!

PAULA. — Voici du melon, déesse de l'abondance, parce que vous avez couché dans le sillon voisin; voici de la courge et de la citrouille, parce que vous aurez bientôt le ventre comme eux si vous gardez bien la semence!

MARIA. — Et voici des pêches, des pommes et des figues, parce que vous avez longuement caressé ces fruits-là, et d'autres, à ce qu'on dit, dans les vergers la nuit par tous les temps.

GINA, *à Ruggero.* — Tu ne vas pas l'insulter avec eux?

RUGGERO, *comme ravi.* — Silence! Tu ne peux pas apercevoir cette beauté-là.

MARIA. — Grâce à vous! Louange à toi, Chiari, parce que tu as attiré, retenu dans ta couche tous les démons dévorateurs de feuilles et de fleurs, tous les enragés vrilleurs de fruits, tous les vers, toutes les larves molles, tous les rongeurs impitoyables.

PAULA. — Tu les as échauffés à la vue de tes appâts offerts, réchauffés au bord de ta couche d'herbes foulées.

TOUS ENSEMBLE. — Buvez, mangez, sainte Chiari. Ne vous laissez pas dépérir;

ne vous laissez manquer de rien. Abreuvez-vous de vin, d'eau-de-vie; on vous apportera du pain de vos grands blés, de la viande des pâtures où vous avez logé parmi les bestiaux...

PAULA. — Et surtout des quartiers de porc, car vous avez été l'amie des cochons vautrés dans la boue chaude de l'été!

TOUS. — Mangez, buvez, soyez heureuse et vénérée!

PAULA. — Attention! Un instant mes amis, mes frères, tous à genoux pour la prière. Invoquons la martyre. Litanies à sainte Chiari! à genoux donc!

Tandis que les autres s'agenouillent, Paula procède avec grandiloquence aux gestes d'invocation.

GINA, *à Ruggero.* — Tu n'oses toujours pas la délivrer?

RUGGERO. — Ils sont en train de le faire. Ils nous délivrent eux-mêmes. C'est un rite. Ils sont en train de nous marier!

PAULA, *les bras levés.* — Sainte Chiari, bienheureuse en paradis, jetez les yeux sur nous, pauvres pécheurs. Vous qui avez résisté aux séductions de la chair, protégez-nous qui, chaque jour, y cédons. Vous qui avez triomphé du désir et des charmes de la débauche, faites que nous ne soyons plus induits en tentation. Et quand nous serons, sur le soir, tout fiévreux, trop pressés de rejoindre au lit notre compagnon de plaisir, faites que nous nous souvenions de votre longue attente et de vos pudeurs silencieuses!

ENRICO. — Chassez loin de moi le démon de midi!

FILIPPO. — Que nul n'éprouve plus l'âpre concupiscence!

PAULA. — Que la paralysie frappe la croupe des filles!

MARIA. — Que les reins des garçons se déssèchent!

PAULA. — Que l'amour soit stérile et pur comme un désert d'Afrique.

GINA. — Ils vont la rendre folle. J'irai leur dire, moi, leur crier que tu l'aimes décidément, que tu ne veux rien d'autre qu'elle!

Elle va sortir; il la retient.

RUGGERO, *adossé à la porte.* — Elle ne cesse plus d'embellir. Je ne vais pas l'empêcher d'embellir encore.

Silence au-dehors, à l'arrivée du curé. Pendant la scène suivante, Gina et Ruggero resteront aux écoutes, mais sans plus de gestes, et toujours porte close.

Scène V

LES MÊMES, LE CURÉ

LE CURÉ. — Je vous félicite, mes enfants. Non, non, ne vous relevez pas! Vous êtes très bien ainsi. Alors, il ne vous suffit plus de vos dévotions ordinaires. Vous élisez des saints nouveaux pour enrichir les litanies. Allons, debout impies; debout! sinon je vous maudis de par Notre Seigneur. *(Ils se lèvent en désordre.)* Mais, toi, Chiari, tu n'es pas innocente, objet de scandale, provocatrice. Je te reproche d'avoir, par orgueil, attiré l'injure et l'ignominie. Ah! je vous prépare à tous un mémorable repentir. *(Tourné vers la maison de Ruggero:)* Mais à toi surtout, Ruggero, parjure et fuyard, à toi surtout je demande compte pour cette fille, au nom de Dieu qui s'afflige de vous voir tous deux dans cette condition de honte. Ruggero, tu m'entends?

CHIARI. — Ne lui réponds pas. N'écoute plus personne; ne répond à nul être vivant. Je suis là, ils ne me changeront pas. Va-t'en prêtre! Tu ne peux rien pour nous. Tu ne peux que nous étouffer dans les rangs des paroissiens!

LE CURÉ. — C'est là que je vous offre une place, comme aux autres, certes. Une place à l'église, une autre au cimetière, au Paradis, peut-être! Vous rentrerez dans le rang des paroissiens. Il n'y a pas de place ailleurs; il n'y a pas d'autre condition pour les vivants. Vous enfanterez, vous vivrez dans le labeur; vous peinerez jusqu'à vos vieux jours, comme les autres, naturellement! Et pourquoi pas comme eux? Etes-vous des anges par hasard, êtes-vous de purs esprits?

CHIARI. — Nous sommes le pur amour.

LE CURÉ. — Vous êtes le refus, refus de vivre, refus de se soumettre à l'ordinaire condition. Vous avez refusé le monde, et puis vous vous êtes refusés entre vous; enfin le monde vous a repoussés. Maintenant, vous êtes solidaires et divisés.

CHIARI. — Nous sommes ensemble et préservés.

LE CURÉ. — Vos frères vous accablent parce que vous les avez méprisés. Revenez avec nous et vous serez aimés.

CHIARI. — Nous n'avons pas besoin de vous.

LE CURÉ. — Nous vous réunirons de force; nous vous réunirons ensemble, et puis avec nous; et tous, alors, nous entonnerons un hymne de reconnaissance et de repentir.

CHIARI. — Laissez-nous; c'est toute ma prière!

LE CURÉ. — Mon fils Ruggero, je t'invite à sortir de plein gré; je t'invite à venir devant tous élire pour femme ta fiancée. Viens, en silence, confirmer ta promesse; tu seras respecté. Je vous conduirai moi-même à l'autel. Mon enfant, j'en appelle à ton cœur, à ta foi. Sinon, par charité, mes frères, nous allons le tirer de chez lui : qu'il paraisse au grand jour; qu'il ose montrer son visage à la lumière du Créateur.

TOUS. — Oui, c'en est assez! Tirons-le de sa tanière! On les mariera de force! Allons, n'attendons pas!

LE CURÉ. — Silence! Un instant de répit. Nous devons lui laisser le temps de se recueillir. Nous allons l'aider au moyen d'une bonne prière. *(Un temps. Onctueux:)* Au bénéfice de Ruggero et de Chiari : oraison pour obtenir de saint Joseph la grâce de faire un bon mariage.

« Grand saint Joseph, puisque les mariages se font au ciel, je vous conjure humblement, par le bonheur incomparable que vous reçûtes lorsque vous fûtes fait le vrai et légitime époux de la Sainte Vierge Marie, mère de Dieu, d'aider ces enfants à trouver le parti favorable à leur condition, un compagnon fidèle avec lequel ils puissent aimer et bien servir notre Dieu en bonne union et concorde et attirer par ce moyen les célestes bénédictions sur leur famille. Ainsi soit-il. »

TOUS. — Ainsi soit-il!

Ils se tournent vers la maison en silence.

GINA. — Tu te recueilles vraiment, Ruggero?

RUGGERO. — Quand ils seront partis, j'irai chercher ma femme!

GINA. — Mais ils ne partiront pas.

RUGGERO. — Ils partiront quand il faudra.

PAULA. — Allons, vous voyez bien qu'il faut les aider. Seuls, ils ne peuvent plus en sortir. Nous allons te l'amener, ma pauvre fille. Tu l'auras à tes pieds dans un moment. Tu pourras même lui cracher à la figure, si tu le veux, lui arracher les cheveux un à un pour ta vengeance, et lui bourrer le ventre à coups de talon. Ce mécréant! Ce bourreau! Allons, vous autres, c'est pour leur bien que nous le ferons.

MARIA. — Oui, la pauvre fille; elle ne peut pas endurer ça plus longtemps.

UNE FEMME. — Ce serait folie de laisser cela continuer.

TOUS. — Par amour pour elle! — Par charité! par pitié! — Par compassion, traînons-le à genoux! — Qu'il demande grâce; qu'il implore!

Ils vont frapper à la porte que Gina a bouclée en hâte. Ils cognent aux volets, gravissent l'escalier de façade.

Scène VI

LES MÊMES, PRUDENCE, SABINE ET GIOVANNI

CHIARI. — Ne lui faites pas de mal. Frappez-moi! Je suis coupable. C'est moi la cause de tout. Ne le touchez pas, je vous demande pardon.

GIOVANNI. — Arrêtez, brutes! Arrêtez, paysans! Vous ne voyez donc pas que c'est elle que vous frappez. Retournez-vous; lancez-lui vos pierres au visage; vous ne lui ferez pas plus de mal, au contraire. Vous prétendez la secourir et vous la torturez. *(Murmures.)* Taisez-vous; retirez-vous de là. Partez tous! Partez, vous dis-je! Moi, j'ai crié bien avant vous; j'ai supplié Chiari et menacé Ruggero; et leur mère à tous deux que voici, et qui ne disent rien, qui ne disent plus rien, croyez-vous qu'elles n'ont pas mieux que vous prié, appelé et supplié.

LE CURÉ. — Giovanni, nul n'est juge du bien d'autrui. Seul le serviteur de Dieu peut apprécier ce qui convient; et, sans doute, je n'approuve pas entièrement ces violences. Mais il s'agit d'étouffer un scandale, d'effacer une image impudique et de ramener parmi nous deux âmes éperdues qui s'interpellent et qui nous cherchent.

GIOVANNI. — Vous les ramenez à coups de pierres et de bâton.

CHIARI, *cédant au délire.* — Oui, des pierres et des bâtons! Ils nous chassent; ils nous poursuivent; ils nous traquent comme des bêtes. Ils crient là-bas derrière nous. Ils crient dans le lointain. *(Jeu de la*

foule.) Ruggero! ils viennent; ils vont nous rattraper.

Ruggero veut sortir à sa rencontre.

PAULA. — Retenez-le, vite! Il achèverait de l'affoler.

Les hommes tiennent Ruggero enfermé.

CHIARI. — Prends-moi la main, Ruggero; Cette course m'épuise. Comme ils gesticulent tous!

RUGGERO, *à travers la porte.* — Ne crains rien, nous gagnons sur eux; ils s'essoufflent; ils s'égarent. Tiens-moi bien, ne te retourne plus. Regarde devant toi.

CHIARI. — Je vois, je vois. Mais j'ai soif; j'ai la gorge en feu et la poitrine aussi. Et la tête, j'ai la tête si lourde; c'est une pierre noire et brûlante sur mes épaules. Arrête un instant, pour boire.

LE CURÉ. — Elle ne se possède plus. L'esprit du mal s'acharne sur elle.

PRUDENCE, *offrant un peu d'eau à sa fille dans ses mains.* — Mon enfant, ma petite fille, c'est ta maman qui t'apporte un peu d'eau, un tout petit peu d'eau tiédie dans les mains de ta mère, pour ne pas te glacer la poitrine.

Chiari la considère avec surprise, sans la reconnaître. Prudence touche les lèvres de Chiari qui la repousse, effarouchée.

CHIARI. — Ruggero! Quelque chose m'a touchée. Repartons. Ne cessons plus de courir. Ils sont là; ils viennent sur nous, là, là, là!

Elle pointe le bras sur les visages avides qui l'entourent.

LE CURÉ. — Voyez la malheureuse démente qui repousse le secours de sa propre mère! Laissez-la, Prudence, ma fille, votre eau ne peut plus la rafraîchir. Je sais trop bien qui l'obsède à présent. Mais je suis armé contre celui-là aussi. Qu'on aille me prendre un peu d'eau bénite à l'église, de l'eau sainte et le goupillon, et mon étole... *(S'enivrant de sa verbosité:)* Je t'aspergerai de la rosée céleste, je t'ondoierai de la tête aux pieds, je te plongerai, je te laverai dans le fleuve de Paradis.

RUGGERO. — Bouffon!

TOUS. — A la rivière! oui, à la rivière! Il faut la tremper, la nettoyer! A l'eau, à la rivière!

On apporte l'eau bénite et l'étole. Silence.

CHIARI, *soudainement, d'une voix claire tranchant sur les paroles confuses des villageois.* — Ah! je ne vois plus leur troupe, je ne les entends plus. Nous les avons distancés. Ils renoncent, ils nous laissent, ils retournent chez eux. Nous ne les reverrons pas.

LE CURÉ, *refusant le goupillon qu'une femme lui tendait trempé d'eau bénite.* — Inutile; elle s'apaise. Elle revient, la grâce la pénètre; un grand bien-être l'envahit. Tels sont, mes frères, les bienfaits de la charité divine et de la communion chrétienne.

RUGGERO. — Chiari! C'est fini et je suis là. Nous ne serons plus séparés. Ce sont eux qui nous ont réunis. Ils nous ont chassés l'un vers l'autre.

CHIARI. — Je savais bien qu'il suffisait d'attendre. On sait tout très bien, d'avance, quand on y prête attention. Pourtant, j'ai encore mal comme si quelque chose de grave qui est arrivé ne se laissait oublier qu'à demi.

RUGGERO. — Non! non, il n'est rien arrivé de grave. Tu vas t'y reconnaître peu à peu. Ne te hâte pas. Je suis près de toi.

Chiari, très lentement, se met en marche vers la maison de Ruggero qui se précipite vers elle, sans qu'on essaie de le retenir.

CHIARI, *tressaillant quand il lui prend, très doucement, les mains; mais semblant le regarder sans le voir.* — Je reconnais le paysage, et le chemin où nous allons nu-pieds, parce que la pierre en reste chaude longtemps après le coucher du soleil. Et ce figuier stérile qui ne donne que de l'ombre! Il a toujours ce tronc gris qui ressemble à la patte d'un éléphant couverte de poussière. Il faut me pardonner, mon amour. Si tu savais comme j'ai eu peur de ne plus te trouver.

RUGGERO. — Moi aussi. J'ai cru que tu t'étais perdue. Il a fait si noir avant que ne sorte la lune...

CHIARI. — Mais non! la nuit remet le monde en place. Le vent pousse les nuages; il va faire plus frais. Notre crapaud va oser sortir et nous écouterons cette petite larme qui tombe dans le noir.

RUGGERO. — Tu as raison; il fait frais. Et les cigales se sont tues très tôt ce soir. Rends-moi ta main; comme elle est froide!

CHIARI. — Oui, tiens-moi la main; toutes ces étoiles me donnent le vertige. On

les confond avec les lumières des villages.

RUGGERO. — Je croirais bien que nous avons toujours été là, regardant trembler les astres et les feux de la terre; et que nous serons là jusqu'au bout de notre vie.

CHIARI. — Et que cela recommencera plus tard, de l'autre côté, Ruggero; qu'il n'y aura jamais plus que cette nuit. *(Elle vacille imperceptiblement.)* Ah! tiens-moi, tiens-moi fort; j'ai trop regardé le ciel, on dirait qu'il bascule sur moi!

Elle tombe morte entre ses bras.

RUGGERO. — Ce n'est rien. Ne bouge plus. Je vais te porter comme cette fois où tu t'étais tordu la cheville. Je t'étendrai sur mon lit. Ne dis rien. Repose-toi *(Il s'est mis à gravir les marches de l'escalier, emportant Chiari dans ses bras.)* Elle s'endort parfois de cette façon, comme si le cœur venait à lui manquer. Et rien ne peut la réveiller. Il faut attendre qu'elle se réveille d'elle-même. Elle ne garde aucun souvenir de ces sommeils. Quand elle dort elle est comme une morte.

PRUDENCE, *avec un geste de déploration.* — Mais elle est morte, morte à jamais!

RUGGERO, *faisant face et avec une affirmation presque agressive.* — Elle entre dans sa maison de jeune femme. Elle va se réveiller dans sa chambre de noces. Mais il faut qu'elle dorme d'abord; et je vais enfermer les coqs trop matinaux; je vais jeter de la paille sur le trottoir, sous sa fenêtre; je vais boucher, dans le volet, ce jour en forme de cœur que la lumière traverse! Je vous dis qu'elle dort! Je m'allongerai contre elle et j'attendrai qu'elle rouvre les yeux. *(Un temps.)* Je vous dis qu'elle dort!

RIDEAU

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. | Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 4e trim. 1955, n° 80 P.

PRUDENCE. — *Je t'attendrai quand même, toujours!* (ACTE II.)